PQ
2153
.A36P7

Class PQ2153

Book .A36P7

YUDIN COLLECTION

LE DUC JOB, comédie en 4 actes, par LÉON LAYA. 2
LA TIREUSE DE CARTES, drame en 5 actes, par V. SÉJOUR. 2

BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

Théâtre moderne.

LE PRÊTEUR SUR GAGES

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX

DONT UN PROLOGUE EN DEUX ÉPOQUES

PAR

MM. ANICET-BOURGEOIS et M. MASSON

Prix : 1 franc

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS — EN VENTE :

Les deux premiers volumes des

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE MON TEMPS

Par M. GUIZOT. — Deux beaux vol. in-8°. — Prix : 15 fr.

Les huit premiers volumes des

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE POLITIQUE ET MILITAIRE

DU PRINCE EUGÈNE

publiés, annotés et mis en ordre

Par A. DU CASSE. — Huit beaux vol. in-8°. — Prix : 48 fr.

Il paraît un volume tous les mois.

MÉMOIRES DU COMTE MIOT DE MÉLITO

Ancien Ambassadeur, Ministre, Conseiller d'Etat, Membre de l'Institut.

1788-1815. — 3 beaux vol. in-8°. — Prix : 18 fr.

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS

PARIS — 1860

LA PÉNÉLOPE NORMANDE, comédie en 5 a., par ALPH. KARR. 2
LA FILLE DE TRENTE ANS, com. en 4 a., p. SCRIBE et de NAJAC. 2

Monograph

Chez les mêmes Editeurs.

MUSÉE LITTÉRAIRE DU SIÈCLE

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES MODERNES.

Il paraît deux livraisons par semaine, ou une série tous les quinze jours.

20 centimes la livraison, composée de 24 pages.

EN VENTE, OUVRAGES COMPLETS :

ALEXANDRE DUMAS.

Les Trois Mousquetaires...	1 vol.	1 50
Vingt ans après.....	—	2 »
Le Vicomte de Bragelonne...	—	4 50
Le Chev. de Maison-Rouge..	—	1 10
Le Comte de Monte-Cristo...	—	3 60
La Reine Margot.....	—	1 50
Ascanio.....	—	1 50
La Dame de Monsoreau	—	2 20
Amaury.....	—	» 90
Les Frères corses.....	—	» 50
Les Quarante-cinq.....	—	2 20
Les deux Diane.....	—	2 »
Le Maître d'armes.....	—	» 90
Le Bâtard de Mauléon.....	—	1 80
Mémoires d'un Médecin Joseph Balsamo.....	—	3 60
La Guerre des Femmes.....	—	1 50
Georges.....	—	» 90
Une Fille du Régent.....	—	1 10
Impressions de Voyages :		
Suisse.....	—	2 »
Midi de la France.....	—	1 10
Une année à Florence....	—	» 90
Le Corricolo.....	—	1 50
La Villa Palmieri.....	—	» 90
Le Spéronare.....	—	1 30
Le Capitaine Aréna.....	—	» 90
Les Bords du Rhin.....	—	1 10
Quinze jours au Sinaï....	—	» 90
Cécile.....	—	» 70
Sylvandire.....	—	» 90
Fernande.....	—	» 90
Le Chevalier d'Hamental...	—	1 30
Isabel de Bavière.....	—	1 10
Acté.....	—	» 70
Gaule et France	—	» 70
Le Collier de la Reine.....	—	2 20
La Tulipe noire.....	—	» 70
La Colombe. — Murat.....	—	» 50
Ange Pitou.....	—	1 80
Pascal Bruno.....	—	» 50
Othon l'Archer.....	—	» 50
Pauline.....	—	» 50
Souvenirs d'Antony.....	—	» 70
Nouvelles.....	—	» 50

ALBÉRIC SECOND.

La Jeunesse dorée.....	—	» 50

LÉON GOZLAN.

Le Nuits du Père Lachaise	—	1 10
Le Médecin du Pecq.....	—	1 30

EUGÈNE SUE.

Les Sept Péchés capitaux...	1 vol.	
Chaque ouvrage se vend séparément.		
L'Orgueil.....	—	1 50
L'Envie.....	—	» 90
La Colère.....	—	» 70
La Luxure.....	—	» 70
La Paresse.....	—	» 50
L'Avarice.....	—	» 50
La Gourmandise.....	—	» 50
Les Enfants de l'Amour.....	—	» 90
La Bonne Aventure.....	—	1 50
L'Institutrice	—	» 90

CHARLES DE BERNARD.

La Femme de 40 ans.....	—	» 30
Un Acte de vertu et la Peine du Talion.....	—	» 50
L'Anneau d'argent.....	—	» 3

PAUL FÉVAL.

Le Fils du Diable.....	—	3
Les Amours de Paris.....	—	1 75
Les Mystères de Londres....	—	3 »

X. B. SAINTINE.

Une Maîtresse de Louis XIII.	—	1 10

LOUIS DESNOYERS.

Aventures de Robert-Robert.	—	1 30

EM. MARCO DE SAINT-HILAIRE.

Une Veuve de la Grande Armée.....	—	» 90

ÉLIE BERTHET.

Antonia.....	—	» 90

FELIX DERIEGE.

Les Mystères de Rome.....	—	1 75

ALPHONSE KARR.

Sous les Tilleuls	—	» 90
Fort en thème	—	» 70

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Le Lion amoureux.....	—	» 30
Le Veau d'Or.....	—	2 40

MÉRY.

Héva.....	—	» 50
La Floride.....	—	» 70
La Guerre de Nizam.....	—	1 »

EUGÈNE SCRIBE.

Carlo Broschi.....	—	» 50
La Maîtresse anonyme.....	—	» 30
Judith, ou la Loge d'Opéra...	—	» 30
Proverbes.....	—	»

LE PRÊTEUR SUR GAGES

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX

DONT UN PROLOGUE EN DEUX ÉPOQUES

51
1335

PAR

MM. ANICET-BOURGEOIS ET MICHEL MASSON

DIRECTION DE M. HARMANT

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la GAITÉ, le 18 février 1860.

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860
Tous droits réservés

Distribution de la pièce.

PQ2153
A36P7

BOB (premier rôle).....	MM. Dumaine.
HENRI MILDRED, à Botany-Bay, sous le nom de Marcus (jeune premier).....	Paul Deshayes.
ÉDOUARD BARCKLEY (gr. troisième rôle).	Latouche.
BOLTON, notaire (père noble).....	Surville.
LE MATOIS (premier comique).....	Alexandre.
SIMPSON.....	Gaspard.
UN MAITRE D'EQUIPAGE.....	Lequien.
LE SHÉRIF.....	Véniat.
GEORGES, domestique de Bolton.....	Aubéry.
NICK, pêcheur.....	L. Bertrand.
UN CLERC.....	Chevalier.
UN OUVRIER.....	Aubry.
UN GARÇON D'HOTEL.....	Garnier.
PREMIER PORTEFAIX.....	Jeannin.
DEUXIÈME PORTEFAIX.....	Mallet.
UN VOYAGEUR.....	Abraham.
NANCY, petite fille de Bob (jeune première).	Mmes Duverger.
ANNA DAVIDSON (jeune premier rôle)....	Lacroix.
OLIVIER (ingénuité).....	Desmonts.
MISTRESS JASPAR (rôle de convenance)..	Garrique.
KATE, servante de Bob.....	C. Derval.
MARGHETTE, pêcheuse.....	E. Chevalier.
JEANNE, idem.....	Mathilde.
UNE PÊCHEUSE.....	Henriette.
UNE CLIENTE.....	Souton.

Clients et clientes, watchmen, matelots, pêcheuses, peuple.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. Rhozevil, régisseur général, et, pour la musique, à M. Fossey, chef d'orchestre au théâtre de la Gaîté.

104837
08
YUDIN

LE

PRÊTEUR SUR GAGES

Prologue. — Première époque.

LE FUGITIF ET LE DÉLATEUR.

La salle de réception des clients chez le prêteur sur gages : porte au fond; à droite, au premier plan, et à gauche, au deuxième, portes latérales; des casiers; une armoire de fer scellée dans le mur.—A droite du public, un fauteuil de bois et un petit poêle de fonte sans feu; à gauche, un vieux fauteuil de cuir, une table sur laquelle il y a un encrier, des plumes, une pierre de touche, des balances et une lampe de fer; un pupitre à hauteur d'appui avec un grand registre est adossé au mur; quelques affiches sont placardées, sur lesquelles on lit : JUGEMENT. — VENTE. — OBJETS PERDUS, OBJETS VOLÉS. — Sur une pancarte, en plus gros caractère est écrit : AVIS AUX EMPRUNTEURS : ICI ON NE RENOUVELLE PAS.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

KATE, UN OUVRIER, UNE CLIENTE.

UN OUVRIER, piétinant et soufflant dans ses doigts.

Le froid est diablement dur. Un poêle et pas de feu ! On aurait plus chaud à attendre maître Bob sur la tour de Londres.

KATE.

Du feu, il y en aura... après-demain... Voyez-vous, tous les lundis, maître Bob me mesure le chauffage de la semaine... comme il y a eu hier quatre degrés de plus, j'ai fait une chaude en sus et ça a mangé la part du samedi.

L'OUVRIER.

Eh bien ! et le dimanche ?

KATE.

C'est jour béni : le poêle se repose.

LA CLIENTE.

Et vous restez ici ?

KATE.

Oui.

LA CLIENTE.

Par attachement ?

KATE.

Oh ! non, par curiosité ; je voudrais savoir au juste ce que maître Bob a...

L'OUVRIER.

Dans sa caisse ?

KATE.

Dans la tête ou dans le cœur... il y a des moments où je le crois fou.

LA CLIENTE.

Il est amoureux, peut-être ?

L'OUVRIER.

Amoureux, Bob ? allons donc !

KATE.

Il y a un mois... le maître était comme rajeuni... il parlait de faire de la dépense et même il en a fait... une marchande à la toilette du Strand a apporté ici comme une corbeille de mariage... il m'avait bien défendu d'y fourrer mon nez.

L'OUVRIER.

Et vous y avez mis les deux mains.

KATE.

Juste... C'était un trousseau... mais des robes pas plus hautes que ça. (Elle montre une taille d'enfant.) Ça ne pouvait pas être pour une amoureuse.

LA CLIENTE.

Cette corbeille, c'était simplement de la marchandise qu'on mettait en gage chez maître Bob.

L'OUVRIER.

Certainement ! Bob n'aime qu'une chose au monde, c'est l'argent. Ah çà ! il ne vient pas, et on est comme dans une glacière ici.

KATE.

Attendez, je vas vous faire prendre un petit air de flamme à la lampe ; c'est comme ça que je me ragaillardis en cachette quand le feu est éteint. (Elle enflamme une allumette et se dispose à allumer la lampe.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, BOB. Il entre par le fond, s'avance et éteint l'allumette.

TOUS.

Maître Bob !

BOB, à Kate.

Tu te coucheras sans lumière... ça t'apprendra à brûler mon bois. (A part.) Ce Jaspar n'était pas chez lui !..

KATE, exaltée.

Comment, pas éclairée à présent !.. J'aime mieux retourner à Lincoln chez mon oncle Jemmie ; faites-moi mon compte.

BOB.

Il est fait... Tu me redois cinq shellings pour la casse. (A Kate qui s'éloigne.) Un moment. Est-il venu ici un shériff... un constable, n'importe qui, de la part de l'attorney général ?

KATE.

Je n'ai vu que les personnes présentes... Ah! et puis cet ivrogne... vous savez, le geôlier.

BOB.

Tu veux dire le concierge du petit pénitencier.

KATE.

Il a eu peur de geler chez vous, il est allé se réchauffer à la verne de la *Licorne*.

BOB.

Cours le chercher. (A part.) Me la rendra-t-on enfin?

SCÈNE III.

LES MÊMES, excepté Kate, puis SIMPSON.

BOB, comme se réveillant d'un rêve.

Allons, allons, au travail... c'est pour elle!.. (Il s'assied à son bureau.)

LES CLIENTS.

Maître Bob !

BOB.

Tout à l'heure. Chauffez-vous.

SIMPSON, entrant.

Le prêteur sur gages ?

BOB.

C'est ici... prenez votre rang... chacun à son tour. (A partir de ce moment, il y a un mouvement de va-et-vient chez le prêteur.)

LA CLIENTE, s'avançant près de Bob.

Je suis la première !

BOB.

Vous avez déposé hier ce que vous voulez mettre en gage

LA CLIENTE.

Oui, voilà mon numéro... 17,240... et c'est bien désagréable de revenir ainsi deux fois pour un misérable prêt.

BOB, tout en consultant son registre.

Je ne prête qu'après vingt-quatre heures de réflexion... Il faut se défier du premier mouvement. (A part.) Il peut être bon. (A la cliente.) N° 17,240... j'y suis : layette d'enfant... Eh! eh ! le prêt ne vous permettra pas de poursuivre bien loin la martingale... (En parlant, il a compté quelques pièces d'argent. La cliente les ramasse et s'esquive.)

L'OUVRIER.

Tiens, vous prêtez aux joueuses, vous ?

BOB.

Pourquoi pas... Je prête bien aux paresseux. (A l'ouvrier, en

prenant sous le bureau une boîte à outils qu'il pose sur la table.) Nous disons donc que vous engagez vos outils... (Comptant de l'argent.) Voilà tout ce que je peux vous en donner, j'aurai même de la peine à m'en défaire à ce prix-là!

L'OUVRIER, se récriant.

Vous en défaire?.. Je compte bien venir les rechercher.

BOB.

Règle générale : l'ouvrier qui met ses outils en gage le samedi pour boire le dimanche, oublie toujours de venir les redemander. Voilà votre argent.

L'OUVRIER, repoussant l'argent.

Ah ! c'est comme ça !.. Alors gardez votre argent, je reprends mes outils. La leçon est bonne... je travaillerai lundi... ma femme sera contente. (Il sort.)

SIMPSON, s'avançant vers Bob.

Mon tour est arrivé, Monsieur.

BOB, de mauvaise humeur.

Alors, donnez-moi votre numéro?

SIMPSON.

Je ne viens pas pour toucher un prêt... Il s'agit d'un bracelet déposé, il y a aujourd'hui un an, par une jeune dame, sous le nº 11,577.

BOB, feuilletant son registre.

Attendez. (S'arrêtant à une page.) La déposante a dit se nommer Jenny Simpson.

SIMPSON.

Elle a dit vrai... c'est ma femme... Je suis artiste peintre. Pendant un travail opiniâtre, je suis tombé malade... Ma femme a secrètement disposé de ce bracelet qui est pour nous une sainte relique de famille... Le terme de l'engagement étant arrivé, elle s'est vue forcée de me dire aujourd'hui que son bracelet avait été déposé chez vous.

BOB.

Sans votre aveu... Mais comme mistress Simpson a signé qu'elle était autorisée par son mari... je suis garanti... En justice, mon livre fait foi.

SIMPSON, avec indignation.

Eh! Monsieur, je ne conteste rien.

BOB.

A la bonne heure ; vous venez alors retirer le gage... Il est temps, car le délai expire à cinq heures du soir... Une minute après, l'objet m'appartient et passe aux articles à vendre le lendemain... C'est 10 livres sterling qu'il me faut, monsieur Simpson.

SIMPSON.

Je ne puis vous les donner, mais j'offre de renouveler pour trois mois en payant aujourd'hui la moitié de la somme prêtée.

BOB.

Renouveler!.. Veuillez lire la pancarte. (Il la lui désigne.) On ne renouvelle pas ici... c'est clair et prudent...

SIMPSON.

Comment, Monsieur, cette mesure est tellement inflexible qu'elle ne peut céder à aucune considération?

BOB.

A aucune... Depuis quarante ans que j'exerce, je n'ai fléchi sur ce point qu'une seule fois.

SIMPSON.

Accordez-moi les mêmes facilités qu'à cet autre emprunteur...

BOB, haussant les épaules.

C'était mon fils, Monsieur!..

SIMPSON.

Ah! je ne vous demande plus rien, Monsieur, qu'un reçu de cet à-compte. Je vais faire tous mes efforts pour compléter la somme et vous apporter le reste avant cinq heures. (Il lui donne cinq pièces d'or.)

BOB.

Sinon, après-demain lundi, le bracelet sera vendu.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BARCKLEY, entrant par le fond et allant à Bob.

BARCKLEY.

Quand tu seras seul, maître Bob, j'ai à te parler.

BOB, surpris.

Sir Édouard Barckley!..

SIMPSON, qui allait sortir, répète à part.

Édouard Barckley?..

BOB.

Comment, vous n'êtes pas mort?

BARCKLEY.

On est assassiné et on en revient; finis avec tes clients, j'attendrai... (Les clients qui sont restés s'approchent de Bob et il continue avec eux une scène muette.)

SIMPSON.

C'est là sir Édouard Barckley. (S'avançant vers celui-ci et à voix basse.) Un mot, Monsieur, s'il vous plaît.

BARCKLEY.

Autant que vous le voudrez.

SIMPSON.

C'est bien vous, Monsieur, qui avez été grièvement blessé, sur la route de New-Haven, par un jeune professeur nommé Henri Mildred?

BARCKLEY.

Oui, le précepteur, c'est-à-dire le suborneur de ma cousine miss Anna Davidson... enfin, un misérable qui, après avoir enlevé ma parente, m'a attendu un soir sur le chemin pour me tuer, comme un assassin de grande route.

SIMPSON.

M. Henri Mildred était mon camarade à l'Université. Tout ce que je sais de sa vie passée est un démenti donné au soupçon même d'une action mauvaise.

BARCKLEY.

Au soupçon?.. mais la justice a prononcé, Monsieur... votre ami a été condamné.

SIMPSON.

Condamné contumace, sur la simple déclaration d'un témoin.

BARCKLEY.

Par sa fuite et le soin qu'il prend de se cacher, il a fourni contre lui le témoignage le plus accablant... (Le regardant fixement.) Ah çà! Monsieur, prétendrait-on que je me suis assassiné moi-même, pour le simple plaisir d'occuper la justice de votre ami, Henri Mildred?

SIMPSON.

Dieu me garde d'avoir cette pensée, Monsieur; mais j'espérais que vous, le rival de Henri, vous auriez la générosité de dire que cette rencontre a été un duel et non pas un guet-apens.

BARCKLEY, sèchement.

J'aurais menti, Monsieur, et je ne suis pas généreux. (Il lui tourne le dos.)

SIMPSON.

Pardonnez-moi d'avoir supposé le contraire. (Simpson sort. Bob a terminé avec ses autres clients qui s'éloignent. Il reste seul avec Barckley.)

SCÈNE V.

BOB, comme en admiration devant BARCKLEY.

BARCKLEY.

Comme tu me regardes, maître Bob, ma résurrection te fait donc bien plaisir?..

BOB.

Certes. Avec vous c'est une créance de mille livres sterling qui ressuscite; aussi, quand vous me parlez, il me semble que j'entends sonner des guinées.

BARCKLEY.

Je vois avec bonheur que ce n'est pas à ma perte que tu étais sensible... mais à la tienne...

BOB.

Naturellement. J'avais bien adressé une petite réclamation à

la riche lady Davidson, votre tante... mais elle n'a pas répondu à ma lettre.

BARCKLEY.

Ta lettre!.. la voici... (Il lui montre la lettre.)

BOB.

Ah! ah!.. vous avez dans la maison quelqu'un de confiance?..

BARCKLEY.

Un garçon très-dévoué... et très-habile... John Butler.

BOB.

Celui qui a témoigné en justice contre votre meurtrier?

BARCKLEY.

En récompense, je l'ai fait entrer au service de ma tante.

BOB.

Précédemment il était au vôtre... ça vous épargne les gages, c'est une économie.

BARCKLEY.

C'était surtout une mesure de prudence indispensable... Resté entre la vie et la mort pendant plus d'un mois, il importait à mon avenir qu'aucune indiscrétion sur mon passé ne me compromît auprès de la sévère parente dont je suis, maintenant, le seul héritier.

BOB.

Mais votre cousine miss Anna Davidson?..

BARCKLEY.

La maîtresse de Henri Mildred?.. elle s'est déshéritée elle-même par sa fuite... C'est en cherchant les traces de la fugitive que j'ai rencontré mon assassin.

BOB.

Sérieusement, vous avez été assassiné?

BARCKLEY, familièrement.

Vieux douteur!.. il ose même suspecter la parole d'un débiteur qui vient lui apporter de l'argent.

BOB.

Vous m'apportez les mille livres sterling?

BARCKLEY.

Un à-compte d'abord... Ma tante ne t'aurait pas donné un schelling sur ta créance... voici une bank-note de cinquante livres.

BOB.

Sir Édouard, c'est la première fois que vous me prouvez votre bonne volonté. (Il écrit sur son registre et serre le billet dans l'armoire de fer.)

BARCKLEY, à part.

C'est une amorce... j'ai maintenant mes grandes entrées dans la caisse de maître Bob. (Haut.) Oh! nous ferons encore des affaires, et tu n'auras rien à refuser à un client qui est en rapport de bon voisinage avec la justice, et qui pourrait

dans l'intimité, lui parler de certaines irrégularités de ton commerce.

BOB.

Vous dites?..

BARCKLEY.

L'attorney général a acheté un hôtel voisin de celui de ma tante... nous le voyons tous les jours... et je suis témoin de son irritation contre le meurtrier qui échappe à toutes les recherches... Il a offert cent livres sterling de récompense à celui qui livrerait Henri Mildred... et de plus on pourrait, j'en suis sûr, tout obtenir de lui pour prix d'une pareille capture.

BOB, qui a réfléchi, avec agitation.

Monsieur Barckley... voulez-vous reprendre vos cinquante livres... voulez-vous que je vous fasse grâce des mille livres que vous me devez?..

BARCKLEY.

Quelle générosité!.. Et que me demanderas-tu en échange?

BOB.

De faire, en ma faveur, une visite à votre voisin, à l'attorney général... de l'intéresser à une supplique que je lui ai adressée il y a huit jours et qui est restée sans réponse.

BARCKLEY.

Comme la lettre à ma tante...

BOB.

L'attorney général a les pouvoirs nécessaires pour accorder la faveur que je sollicite.

BARCKLEY, réfléchissant.

Une faveur qui regarde la justice?.. En effet... tu as eu des désagréments de famille... ton fils et sa femme, pris comme contrebandiers, ont été envoyés, il y a six mois, à Botany-Bay.

BOB, sèchement.

Qu'ils y restent!.. Mon fils, je l'ai chassé parce qu'il a, contre ma volonté, épousé une fille sans dot... La désobéissance a amené la misère, et la misère le crime... La loi les a frappés, je n'y peux rien.

BARCKLEY.

A qui donc t'intéresses-tu?..

BOB.

A une enfant qu'on tient prisonnière au pénitencier de Londres.

BARCKLEY.

Ah çà! tu as donc des entrailles, vieux Bob?..

BOB.

Ah! vous aimeriez aussi cet enfant si vous aviez pu assister au spectacle de sa résignation, de son énergie, de son courage!.. Tenez, vous connaissez dans la Cité, perdu au fond du quartier maudit, ce dédale de masures qu'on appelle l'île Jacob. J'y suis propriétaire, et c'est par là que les watchmen

dirigent leurs recherches, et c'est par là aussi que ceux qui ont intérêt à se cacher leur échappent souvent. Je traversais un des carrefours de ce quartier, quand je vis un constable, suivi de quelques hommes, y amener une petite fille de sept à huit ans. Je me tins à l'écart, curieux de ce qui allait se passer... L'enfant avait été guettée, saisie au moment où elle allait, disait-on, porter des provisions à ses parents réfugiés dans l'une de ces merveilleuses retraites... On l'interroge, on veut lui arracher son secret; elle se tait... on la menace, elle se tait encore... elle se serait fait tuer plutôt que de parler... De l'endroit où je m'étais blotti... je l'admirais .. Brisée, mais non vaincue par la torture, elle poussa un cri de douleur... j'y répondis par un cri d'indignation, et j'allais m'élancer entre les tourmenteurs et la victime, quand du milieu des décombres une femme sortit en s'écriant... Nous nous livrons!.. ne la tuez pas... C'était la mère!.. Un moment plus tard les gens de justice entraînaient hors de l'île la petite fille et ses parents.

BARCKLEY.

Qui diable parlait en toi pour elle?

BOB.

La voix paternelle, qu'un fils indigne avait rendue muette, et qui s'éveillait enfin pour me crier : « Celle que tu viens d'admirer, celle que tu voulais défendre, celle que tu ne dois jamais revoir, peut-être... elle est à toi, elle t'appartient... c'est l'enfant de ton fils, l'enfant que tu repousses depuis huit ans, vieillard impitoyable!... mauvais père!... c'est Nancy... c'est ta petite-fille... c'est ton sang! »

BARCKLEY.

Je comprends le reste... Après le départ de ses parents pour la colonie pénitentiaire, elle a été retenue à la maison d'asile, où l'on garde les enfants des condamnés.

BOB.

C'est là que je l'ai revue... A compter de ce moment, je n'ai plus eu qu'une pensée, qu'une ambition, qu'un rêve : posséder chez moi ma petite Nancy! la faire riche, la faire heureuse autant qu'elle est courageuse et belle... Pour la reprendre à ceux qui la retiennent, j'offre tout ce qu'on voudra... et on ne me répond pas... Je la demande aux hommes... je la demande à Dieu... les hommes ne me répondent pas et Dieu ne veut pas m'entendre!

KATE, entrant.

Maître Bob... voilà mistress Jaspar... la femme du concierge de l'asile.

BOB.

Ah! la réponse, peut-être!

BARCKLEY.

Bonne chance, alors!

BOB.

Dans le cas contraire, vous parlerez pour moi à l'attorney général.

BARCKLEY.

Je le voudrais; mais impossible... Il faudrait avouer que je te connais... cela me perdrait de réputation auprès de ma tante. (Il sort.)

SCÈNE VI.

BOB, MISTRESS JASPAR.

BOB.

M'apportez-vous une bonne nouvelle ?

MISTRESS JASPAR.

J'en apporte une mauvaise : nous avons perdu notre place.

BOB.

Vous n'êtes plus au petit pénitencier ?

MISTRESS JASPAR.

A peu près renvoyés... Mon homme quitte le service intérieur pour un misérable poste... moi, on me fait passer demain à l'infirmerie, où je ne verrai nos pensionnaires que quand elles seront malades.

BOB.

Ainsi, plus de nouvelles de ma petite fille ?

MISTRESS JASPAR.

N'en venez pas chercher près de moi !... Oh ! vous ne me gagnerez pas comme mon imbécile de mari avec du gin à discrétion ! D'ailleurs, cette enfant ne pense pas à vous; elle n'a qu'une idée, vous le savez bien : aller retrouver là-bas les parents qu'elle adore. Elle ne cesse de répéter ce mot comme une espérance, comme un but : « Botany-Bay ! Botany-Bay ! »

BOB.

Oui, elle a une terrible énergie, ma petite Nancy... mais chez moi elle serait si bien... on l'aimerait tant... qu'elle ne pourrait pas vouloir me quitter !

MISTRESS JASPAR.

Tenez, tout le monde dit que vous êtes un vilain homme, dur pour le pauvre monde, et cependant je m'intéresse à vous quand vous me parlez de votre petite-fille... Je vous en donnerai encore une preuve... la dernière...

BOB.

Ah ! oui ; encore un service, n'est-ce pas ?

MISTRESS JASPAR.

Je reviendrai demain vous apprendre comment se portait Nancy au moment du départ.

BOB.

Du départ ?

MISTRESS JASPAR.

Elle fait partie du convoi d'enfants qu'on expédie, demain matin, pour l'asile du comté de Lincoln.

BOB.

Elle doit partir demain, dites-vous?

MISTRESS JASPAR.

Oui, demain.

BOB.

Oh! non, elle ne partira pas!

MISTRESS JASPAR.

Vous ne pourriez rien empêcher.

BOB.

Elle ne partira pas demain, car je la volerai cette nuit!

MISTRESS JASPAR.

On ne vous laissera pas approcher de l'asile... et ne comptez pas sur nous... on nous chasserait!

BOB.

Eh! que vous importe cette misérable place, si je vous fais riches.

MISTRESS JASPAR.

Mais mon homme ne garde plus maintenant qu'une porte extérieure.

BOB.

C'est par là que j'entrerai!

MISTRESS JASPAR.

L'enfant qui n'est pas prévenue...

BOB.

Vous la préviendrez. Ce n'est que demain qu'on vous sépare d'elle, et la nuit est à vous. Quelqu'un monte ici... venez... vous sortirez de ce côté. J'ai la clef de la petite porte d'en bas... Faites vos conditions... j'accepte tout... tout... entendez-vous bien?... tout! (Il entraîne mistress Jaspar et disparaît avec elle.)

SCÈNE VII.

HENRI, KATE.

HENRI, entrant le premier avec précipitation, comme pour échapper à une poursuite.

J'ai cru qu'on me poursuivait. (Il regarde au dehors.)

KATE, survenant.

Ah! bon! Monsieur est sorti et il y a quelqu'un ici!... Oh! si maître Bob savait qu'un étranger est resté tout seul près de sa caisse!... (S'adressant à Henri.) Dites donc, Monsieur, que demandez-vous? On n'entre pas comme ça chez le monde!

HENRI.

Ne me renvoyez pas, je vous en prie, je suis si fatigué de la longue course que je viens de faire!...

KATE.

Hein! C'est vrai, il est tout pâle... (Haut.) C'est différent, reposez-vous.

HENRI.

Merci.

KATE, à part.

Un jeune homme, c'est toujours intéressant... (Haut.) Je devine que c'est pour vendre ou pour engager quelque chose que vous venez ici?

HENRI.

En effet... on m'a dit que dans cette maison je trouverais quelque argent en échange d'un bijou, en ce moment ma seule ressource.

KATE.

Chut! (Mouvement de surprise de Henri.) Ne dites pas cela tout haut, surtout devant mon maître... Avec cette parole-là, vous lui apporteriez la valeur de son pesant d'or qu'il vous en offrirait une misère... Parlez-lui, au contraire, comme si vous n'aviez besoin de rien... c'est le seul moyen d'en tirer quelque chose... Le voilà!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BOB.

BOB, à lui-même, rentrant par la droite.

Cette mistress Jaspar m'a ruiné!... Mais il s'agissait de racheter ma petite Nancy. D'ailleurs, les clients payeront tout cela...

KATE.

Maître Bob, il y a quelqu'un ici pour vous.

BOB.

Pour moi?

HENRI.

Je désire vendre un bijou, Monsieur.

BOB.

Il est trop tard... repassez demain...

HENRI.

Demain je ne serai plus à Londres.

KATE, à demi-voix, à Bob.

Ne le renvoyez pas... il voulait justement aller ailleurs, c'est moi qui l'ai décidé à s'adresser à vous.

HENRI.

Voilà ce que je veux vendre.

BOB, avec dédain.

Une montre?

KATE, appuyant.

Une montre d'or.

HENRI.

Quel prix m'en offrez-vous, Monsieur ?

BOB.

Il faut, avant tout, que je sache si c'est bien de l'or. (Il s'assied à la table.)

HENRI.

C'est juste, Monsieur... Voyez. (Il s'assied sur le fauteuil de bois.) Ah ! je suis épuisé ! (Il s'endort.)

BOB, tout en expérimentant avec la pierre de touche.

Pourvu que mistress Jaspar ait assez d'adresse. (En relevant la tête, il aperçoit Kate qui est auprès de lui.) Qu'est-ce que tu fais là ?

KATE.

Je voulais vous apprendre une bonne nouvelle pour vous... je ne soupe pas ici ce soir.

BOB.

Va souper où l'on t'invite, pourvu que tu ne rendes pas la pareille chez moi.

KATE.

C'est en famille, avec mon oncle Jemmie ; et comme il repart ce soir pour Lincoln...

BOB, la regardant.

Lincoln !

KATE.

Eh bien, oui, notre pays, où il va retourner comme conducteur du coche qui emmène les enfants de l'asile. (Regardant Henri.) Tiens, ce pauvre jeune homme qui s'est endormi !

BOB, avec inquiétude.

Mais le conducteur des enfants ne devait partir que demain ?

KATE.

Oui ; mais il a reçu des ordres, et ce soir, après souper, il se met en route.

BOB, se levant, avec vivacité.

Ce soir ? (Dans un mouvement il a fait tomber la montre.)

KATE, ramassant la montre.

Ah ! bien, il y a quelque chose de cassé, vous voilà forcé de l'acheter. Je vas attendre mon oncle... (Regardant Henri.) Oh ! il dort bien, le pauvre garçon.

SCÈNE IX.

BOB, puis SIMPSON, HENRI, endormi.

BOB, en essayant de raccommoder la montre.

Nancy partira ce soir ; encore un espoir qui m'échappe !.. Comment ! je ne pourrai pas la leur reprendre ?.. Et cette montre que je viens de briser !.. Journée de malheur ! (Examinant la boîte de la montre.) Des initiales... H... M. !

SIMPSON, rentrant du fond.

Je viens vous redemander mon à-compte, maître Bob, et vous dire que vous pouvez vendre le bracelet de ma femme.

BOB.

Vous n'avez pas trouvé le crédit nécessaire ?

SIMPSON.

Il n'aurait tenu qu'à moi de gagner, tout à l'heure, dix fois la somme dont j'avais besoin et même une protection puissante.

BOB.

Cent livres sterling !

SIMPSON.

On me les aurait données pour un mot... mais ce mot eût été une infamie... et ma vie même, à ce prix-là, je ne la rachèterais pas.

BOB, comme frappé d'une idée.

Cent livres sterling pour un mot, une protection puissante... celle de l'attorney général... hein ?

SIMPSON.

Peut-être.

BOB.

L'attorney général qui peut faire ouvrir ou fermer les portes d'une prison ?

SIMPSON.

Oui.

BOB.

Il a fait promettre cent livres à qui livrerait un contumace qui échappe à toutes les recherches, et ce condamné, vous le connaissez. Oui... tout à l'heure vous disiez à sir Barckley que vous aviez été à l'Université le camarade de Henri Mildred.

SIMPSON.

Vous nous écoutiez donc ?

BOB.

Non, mais j'entends toujours... Cet Henri Mildred, qui a failli tuer mon meilleur client, est un grand coupable ; il est à Londres, vous l'avez vu !

SIMPSON.

Moi !

BOB.

Vous l'avez vu... vous savez où il se cache, et vous ne le livrez pas !

SIMPSON.

Non.

BOB.

A votre aise. Rendez-moi mon reçu, je vais vous rendre votre à-compte. (Il fouille dans son tiroir.)

SIMPSON, regardant Henri.

O mon Dieu !.. mais c'est lui... lui dans cette maison ! Il est perdu s'il y reste.

BOB, comptant cinq pièces d'or sur le coin de la table.

Voilà votre argent.

SIMPSON.

Impossible de le prévenir sans exciter les soupçons de cet homme, de cet homme qui l'irait vendre !

BOB.

Mon reçu ?

SIMPSON.

Le voilà.

BOB.

Cent livres ! c'était une belle somme... et vous n'aviez qu'un mot à dire... Ce mot, dites-le.

SIMPSON.

Oui... Dieu garde Henri Mildred ! (Il sort.)

SCÈNE X.

BOB, puis KATE, HENRI, endormi.

BOB.

L'imbécile !.. Cet Henri Mildred est à Londres... dans ce quartier peut-être. Oh ! si j'avais la chance de le rencontrer !.. (Changeant d'idée.) Voyons... cette montre que j'ai cassée... c'est étrange... ces initiales H. M... (Se tournant vers Henri.) Si c'était !.. Ah ! mais, j'ai là le signalement sur la gazette d'aujourd'hui... (Lisant.) Oui, c'est bien cela... c'est bien cela... Et cet homme semble épuisé de fatigue ; il veut vendre ce bijou pour payer son passage sans doute... Oui, plus je le regarde... Ce doit être lui... c'est lui... Ah ! bienheureux hasard ! (Il se met à écrire vivement.) Pour livrer Henri Mildred, ce n'est pas de l'argent que je vais demander, non, c'est la liberté de ma chère petite Nancy.

KATE, rentrant.

Voilà mon oncle Jemmie qui vient me chercher pour souper.

BOB, pliant sa lettre.

Va, mon enfant... Mais, en passant, remets cette lettre à notre voisin le constable... Si ce que je demande est possible, prie-le d'envoyer un watchman faire sonner la crecelle... là, sous ma fenêtre.

KATE.

C'est convenu... maître Bob... (Henri fait un nouvement.) Ah ! le dormeur s'éveille... ça lui aura fait du bien. (Elle sort.)

SCÈNE XI.

BOB, HENRI.

BOB, à part.

J'ai été un peu vite... Oh ! non, je ne peux pas me tromper... N'importe, il faut qu'il confirme lui-même.

HENRI, se levant et cherchant à se reconnaître.

Pardon, Monsieur, la fatigue a été plus forte que ma volonté... Chez qui suis-je donc?

BOB.

Chez le prêteur sur gages, qui doit vous acheter votre montre... qui vous l'achète.

HENRI.

Oui, c'est vrai. Veuillez me dire combien vous estimez cette montre, et comptez-m'en le prix sur-le-champ, car il faut que je parte ce soir.

BOB.

Il y a, avant tout, une formalité à remplir; vous devez signer sur mon registre de vente.

HENRI, hésitant.

Signer!

BOB.

Il hésite!.. (Haut.) Mettez des noms de fantaisie; par exemple : Hugues Morton.

HENRI.

Pourquoi ceux-là?

BOB.

Parce qu'ils commencent par un H et un M, le chiffre gravé sur votre montre. Trouvez-vous plus prudent de signer Henri Mildred?

HENRI.

Vous savez?

BOB.

C'est bien lui! (Haut.) Je sais que M. Henri Mildred est poursuivi, condamné pour un meurtre.

HENRI.

Oh! Monsieur, je ne suis pas un coupable qui veut échapper à ses juges... je suis innocent, je vous le jure. Au moment où j'allais rejoindre une jeune fille qui avait foi en ma loyauté, en mon amour, un infernal guet-apens m'a été tendu. Attaqué par deux assassins, c'est en défendant ma vie que j'ai blessé mon rival; je n'ai eu pour m'accuser que le faux témoignage de son complice... Et si depuis trois mois je ne me suis pas livré pour tenter de confondre mes accusateurs, si j'ai erré comme un vagabond, tendu la main comme un mendiant, si je me suis caché comme un malfaiteur... c'est qu'il y a quelque part, dans un coin de l'Angleterre, une pauvre jeune femme qui pleure dans l'isolement sa honte et mon infamie; et quand cette femme m'aura entendu, quand elle me dira : « Henri, je ne te crois pas coupable. » Alors je viendrai protester contre l'arrêt qui m'a flétri, et si cet arrêt est confirmé, je pardonnerai à mes juges, car je serai innocent devant Anna comme devant Dieu... Vous croyez à ce que je vous dis, n'est-ce pas?

BOB, ému.

Oui... oui... (A lui-même.) Oh! ma foi, si l'attorney général ne s'engage à rien... je ne livrerai pas ce pauvre gaaçon-là. (Bruit de crecelle dans la rue.) Ah! la réponse, on me rendra Nancy!

HENRI.

Qu'est-ce donc?

BOB, embarrassé.

Une ronde de watchmen, sans doute... on vous aura vu dans le quartier; il ne serait pas prudent de rester ici.

HENRI.

Mon signalement est donné, les watchmen le connaissent, je ne pourrai faire un pas sans être arrêté.

BOB.

C'est juste. (Ouvrant la porte à droite.) Entrez là... on ne songera peut-être pas à fouiller ma maison. Plus tard, nous réglerons notre compte.

HENRI.

Anna, que Dieu te protége si je ne dois plus te revoir!

SCÈNE XII.

BOB, fermant la porte.

A présent, je suis sûr d'avoir ma petite Nancy... Pourquoi donc aurais-je hésité? Est-ce que je le connais cet homme!.. Ce n'est pas même mon hôte; je ne l'ai pas attiré dans un piége, c'est lui-même qui s'est livré... Hein? du monde! Le constable peut-être?.. déjà!

SCÈNE XIII.

BOB, MISTRESS JASPAR.

MISTRESS JASPAR, avec agitation.

C'est moi... maître Bob.

BOB.

Comme vous êtes émue!.. Remettez-vous, dame Jaspar, remettez-vous!

MISTRESS JASPAR, pouvant à peine parler.

Si vous saviez : la petite Nancy.

BOB.

Eh bien! elle n'est pas malade, n'est-ce pas?

MISTRESS JASPAR.

Non. Elle s'est évadée...

BOB.

Malheureuse! Et comment? Quand cela? A quelle heure?

MISTRESS JASPAR.

J'étais ici sans doute quand elle est partie.

BOB.

Il est impossible qu'on ne la retrouve pas, il doit y avoir un indice; il y en a un, j'en réponds!

MISTRESS JASPAR.

Oui, un seul... son idée fixe... ce mot qu'elle répétait toujours : Botany-Bay.

BOB.

Pour aller à Botany-Bay, il faut qu'il y ait dans le port un navire en partance.

MISTRESS JASPAR.

Mais il y en a un.

BOB.

C'est là qu'il fallait aller la chercher?

MISTRESS JASPAR.

J'y ai été, maître Bob. Impossible d'aborder, il faut un ordre supérieur, et je ne l'obtiendrai plus.

BOB.

Je l'obtiendrai, moi... Je l'ai payé assez cher. Venez, venez! (Coup de canon au lointain. — Bob s'arrête.) Qu'est-ce que c'est?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE CONSTABLE, WATCHMEN.

LE CONSTABLE, qui entre, répondant à Bob.

Ce coup de canon? c'est le signal d'adieu du bâtiment des condamnés qui part pour Port-Jakson.

BOB, tombe avec affaissement sur le fauteuil.

Oh! ma Nancy! ma Nancy!

MISTRESS JASPAR.

Pauvre homme! (Elle sort.)

LE CONSTABLE, s'approchant de Bob.

Maître Bob, les événements s'opposent à ce que la faveur que vous réclamiez puisse vous être accordée; mais à défaut de la récompense que vous attendiez, voici le salaire. (Il jette sur la table une bourse pleine d'or.) Comptez. (Allant à la porte de droite.) Que deux hommes gardent cette porte, que deux autres me suivent!

BOB, se levant.

Où allez-vous? Oui, je me souviens, et je ne veux pas, entendez-vous, je ne veux pas!.. Avant de prendre Henri Mildred, il faut me rendre Nancy.

LE CONSTABLE, le touchant avec sa baguette.

Vous êtes payé! (Il entre dans la chambre à droite avec deux watchmen.)

BOB seul, revenant vers la table.

Oui, de l'or! de l'or! Voilà ce qu'on jette au délateur! au Judas... de l'or! de l'or... Je n'en veux pas! (Le regardant.) Il brille bien pourtant. (Le rejetant.) Ce n'était pas un salaire que

je voulais, c'est Nancy; Nancy, l'amour de ma vieillesse; Nancy, que la mort me prendra, là-bas. Je n'ai plus rien à aimer... rien, que cela. (Il joue avec les pièces d'or.) Ma vie est là maintenant : gagner de l'or!.. De l'or!.. c'est une belle chose! c'est le premier de tous les biens; on a tout avec de l'or. Le monde serait à celui qui aurait assez d'or pour le payer. Eh bien! j'en aurai de l'or! J'en remplissais mes coffres!... j'en veux gorger mes caves!... Oui... de l'or... à tout prix... partout... toujours de l'or! de l'or! (Il s'est assis devant la table, semble couver des yeux les pièces d'or, et il les remue avec une sorte de délire.)

Prologue. — Deuxième époque.

L'ORPHELINE DE BOTANY-BAY.

Près de Port-Jackson (Australie) : un site sauvage au bord de la mer; à gauche du public, un chemin taillé dans le roc; au deuxième plan, à droite, un rocher avançant dans la mer, il figure une grotte dans laquelle on pénètre par une déchirure formant voûte (1).

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE, QUELQUES PÊCHEUSES, MARGHETTE.

(Jeanne et deux pêcheuses, ayant leur léger panier de nattes en sautoir et, à la main, leur pique de fer à crochet pour la récolte du coquillage, sont dans les rochers occupées à chercher leur butin. De la roche à droite du public et formant une sorte de grotte, on voit sortir Marghette, qui s'arrête à l'aspect des pêcheuses.)

MARGHETTE, à part, avec mystère.

J'ai porté dans le canot un panier de provisions et un baril d'eau douce. Allons prévenir Marcus. Il peut reprendre la mer... (S'arrêtant à la vue des pêcheuses.) Oh! je ne suis plus seule, ici. (Elle entre dans sa grotte; à ce moment Jeanne arrive par le sentier à gauche du public.)

JEANNE.

Déjà à la pêche aux coquillages, vous autres!.. Vous vous êtes donc levées avant le jour... Comment! rien encore dans vos paniers ?

LES PÊCHEUSES.

Rien.

JEANNE.

Ce n'est pas étonnant... la mer a été si mauvaise cette nuit. (Coup de canon au loin.)

(1) Voir, à la fin de la pièce : AVIS AUX DIRECTEURS DES THÉATRES DE PROVINCE.

LES PÊCHEUSES.

Le canon !..

JEANNE.

Oui... c'est le canon de Port-Jackson qui tire comme ça d'heure en heure, pour annoncer qu'un condamné s'est échappé des ateliers de Botany-Bay.

UNE PÊCHEUSE.

Sait-on qui c'est ?

JEANNE.

Probablement toujours le même, Marcus... à qui tout le monde s'intéresse ici parce que personne ne doute de son innocence... On admire aussi son courage, son audace; depuis quatorze ans qu'il est ici, il a étonné ses gardiens eux-mêmes par la hardiesse de ses tentatives d'évasion... En vain, on double le poids des chaînes, l'épaisseur des cachots, il parvient toujours à briser les fers, à trouer les murailles.

UNE PÊCHEUSE.

Ce bruit de canon prouve que Marcus n'a pas été repris cette fois.

JEANNE.

Il va l'être. L'équipage du vaisseau stationnaire fouille la côte et visite toutes les cabanes. J'ai vu tout à l'heure les matelots entrer chez Marghette.

TOUTES.

Chez Marghette !

MARGHETTE, reparaissant.

Chez moi ! c'est impossible ! j'avais fermé ma porte.

JEANNE.

C'est donc pour ça qu'ils entraient par la fenêtre.

MARGHETTE.

Ah ! mais il est perdu, alors.

JEANNE.

Qui donc ?

MARGHETTE.

Celui que j'avais caché.

JEANNE.

Tu cachais quelqu'un chez toi ?

MARGHETTE.

Oui... le fugitif... Marcus.

TOUTES.

Marcus !

JEANNE.

Imprudente ! Il était donc venu te demander asile ?

MARGHETTE.

Non, le hasard à tout fait. Au plus fort de la tempête, cette nuit, j'étais venue ici relever mes filets. Tout à coup j'aperçois, à quelques brasses de moi, un canot courant à la dérive et que la vague jette et laisse sur la plage. Je m'approche du canot échoué, je regarde, il y avait un cadavre.

TOUTES.

Un cadavre !

MARGHETTE.

Je le crus d'abord, car l'homme était sans mouvement. A la lueur d'un éclair, je reconnus Marcus.

JEANNE.

Hein ! J'aurais eu peur, à ta place, et je l'aurais laissé là.

MARGHETTE.

Moi, je l'ai secouru. Quand il fut revenu à lui, je le conduisis jusqu'à notre cabane, après avoir bien caché son canot dans les roches. Pauvre Marcus ! je ne peux plus rien pour lui.

JEANNE.

Il aura été surpris chez toi... arrêté... et tu sais qu'il t'en coûtera une grosse amende et peut-être la prison.

MARGHETTE.

La prison ! Ah ! ça m'est bien égal ! D'ailleurs, ce n'est pas pour lui seulement que j'ai agi de la sorte, c'est pour Nancy.

TOUTES.

Nancy !

JEANNE.

Oui, la belle et fière jeune fille qu'on appelle ici l'orpheline de Botany-Bay.

MARGHETTE.

Vous la connaissez bien ?

TOUTES.

Oui.

MARGHETTE.

Tout enfant, elle avait quitté Londres pour venir rejoindre ici ses parents qu'elle a perdus. Elle n'a plus maintenant pour famille qu'un grand-père, qu'on dit très-riche, et qui lui envoie tout l'argent qu'elle désire. Depuis qu'il la sait orpheline, il la rappelle en Angleterre ; plusieurs fois déjà il a payé son passage et toujours elle refuse de partir. Elle se décidera un jour, et ce sera un jour de deuil pour les pauvres de la colonie... Nous ne l'entendrons plus nous dire : « Si vous rencontrez un plus malheureux que vous, venez-lui en aide à votre tour, et dites-lui : « C'est de la part de Nancy, pour « que Dieu le rende à Marcus ! »

JEANNE.

Mais d'où peut venir l'intérêt que lui porte cette jeune fille ?

MARGHETTE.

Elle le croit, elle le sait innocent ! Son canot est là, amarré derrière les rochers... Il pourra fuir... et que le ciel l'assiste quand il sera arrivé aux Trois-Écueils ! car c'est toujours là qu'entraînées par le courant les barques vont se briser...

UNE PÊCHEUSE, du haut de la falaise.

Les matelots du stationnaire viennent par ici !

MARGHETTE, regardant vers la droite.

Marcus a pu leur échapper... je l'aperçois qui regagne son canot.

JEANNE.

Nous, sachons retenir les matelots assez longtemps pour que Marcus ait pu tourner la pointe du cap.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE CONTRE-MAITRE, QUATRE MATELOTS.

LE CONTRE-MAÎTRE, arrivant avec les matelots par le haut de la falaise.

Par ici, vous autres, pour en finir avec la visite ! (Ils descendent.) Ohé! les pêcheuses de la côte! vous n'avez vu personne de suspect par là ?

JEANNE.

Personne.

LE CONTRE-MAÎTRE, jurant.

Sac à poudre!

JEANNE.

Vous tenez donc bien à reprendre ce pauvre fugitif?

LE CONTRE-MAÎTRE.

Affaire d'amour-propre. (S'essuyant le front.) Oh ! le soleil est déjà chaud et nos gourdes sont vides!

MARGHETTE, sortant de la grotte et tirant une bouteille de son panier.

Voilà une bouteille pleine !

LE CONTRE-MAÎTRE.

Pleine?... c'est bien tentant! Au diable ! la poursuite!... Halte ! repos!...

LES MATELOTS.

Hourra!...

LE CONTRE-MAÎTRE, après avoir bu, passe la bouteille à un autre.

Ah ! mais, nous ne sommes pas au complet! Je ne vois pas mon mousse, mon satané mousse !

JEANNE, riant.

Ah! je le connais, votre mousse ! C'est-y pas un petit rouge, tout pâle... si pâle qu'il en est vert?

LE CONTRE-MAÎTRE.

Juste... mauvaise recrue, dont la presse nous a gratifiés à notre départ de Londres et qui n'est bon à rien : infirme à la manœuvre, le goudron l'écœure, le tangage l'abrutit et le roulis l'achève. Si la mer lui fait mal, le soleil l'incommode, et je gage qu'il dort dans quelque coin à l'ombre ; s'il ne répond pas à l'appel, je lui promets les plus jolis coups de garcette que j'aie jamais appliqués! (Appelant.) Ohé ! le Matois, ohé !

LES MATELOTS.

Ohé! le Matois, ohé !

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE MATOIS, sortant du premier plan de la falaise à gauche.

LE MATOIS.

Présent!

LE CONTRE-MAÎTRE.

Où étais-tu, drôle?

LE MATOIS.

Là, dans un trou de la falaise.

MARGHETTE, à part.

Il aurait pu découvrir Marcus!...

LE MATOIS.

D'où je ne pouvais voir ni le soleil ni la mer, mes deux ennemis... la mer surtout!... Oh! je ne peux pas la regarder en face.

LE CONTRE-MAÎTRE.

Que faisais-tu?

LE MATOIS, bâillant.

Mon métier... je naviguais... en rêve...

LE CONTRE-MAÎTRE.

Il dormait! J'en étais sûr!

LE MATOIS.

Même lorsque votre douce voix m'a réveillé... je mitonnais un amour de mal de mer... avec tous ses désagréments... Oh! oh! tenez... je tourne le dos à la mer... eh bien! je sens la marée qui monte...

JEANNE.

Puisque le métier de marin vous allait si mal... pourquoi l'avez-vous pris?

LE MATOIS.

C'est la mer qui m'a pris. Elle m'a tout pris, la mer... mais je lui donnerai quittance... avec plaisir, quand je lui dirai adieu... ce qui ne tardera pas...

LE CONTRE-MAÎTRE.

Tu voudrais déserter?... Un moment... je te ferai flanquer à fond de cale.

LE MATOIS.

A fond de cale! Oh! non... pas moi... mon successeur, tant que vous voudrez... Je me suis offert gratis un remplaçant qui doit venir ici pour que je vous le présente... il est même en retard... mais... (Apercevant Nick qui paraît sur le chemin taillé dans le roc.) Tenez, voilà ce que c'est que mon successeur!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NICK.

MARGHETTE.

C'est Nick le pêcheur !

LE MATOIS, à Nick, qui descend rapidement.

Tu commences par être en retard, flâneur !

NICK.

Je vas vous dire...

LE MATOIS, faisant pirouetter Nick, qui s'est retourné étonné.

Ote ton bonnet devant le maître d'équipage, qui va t'inspecter de fond en comble pour juger si tu es propre... au service.

NICK.

C'est fait, je suis inspecté et accepté par le capitaine... il m'a trouvé plus propre que vous. Je lui donne déjà beaucoup d'espoir... en me voyant grimper dans les haubans, il m'a prédit que j'irais très-haut.

LE MATOIS.

Oui, si tu ne tombes pas en route... Ainsi, je suis biffé?

NICK.

Net.

LE MATOIS.

Comment as-tu eu l'idée d'aller toi-même?

NICK.

Ça m'est venu en conduisant dans ma barque miss Nancy, qui part ce soir pour l'Angleterre.

LE MATOIS.

Elle part! et mon passage qu'elle devait payer! Est-ce qu'elle me laisserait en panne à Botany-Bay?

LE CONTRE-MAÎTRE.

Tu as la ressource de reprendre la manœuvre.

LE MATOIS, avec terreur.

La manœuvre!... ne dites pas de ces choses-là... rien que d'y penser, voilà le mal de mer qui me galope... ça tourne... ça tourne... mes traits s'altèrent... mon teint se flétrit... je sens que je deviens pistache.

NICK.

C'est bien inutile de vous teindre comme ça... puisque miss Nancy a pensé à vous.

LE MATOIS.

Elle a payé mon passage?

NICK.

Sur *le Ménélas*.

LE MATOIS.

Ah! ça va mieux... beaucoup mieux... ça va même très-bien. (Il fait quelques pas de gigue anglaise.) Biri bibi bibi... biri bibi bibi.

LE CONTRE-MAITRE.

C'est étonnant comme ça l'a guéri tout de suite !

LE MATOIS.

Oui, c'est miraculeux!.. Mais, vous me direz, quand on n'a jamais été malade.

LE CONTRE-MAITRE.

Ah! drôle!.. tu te moquais de nous.

LE MATOIS.

Ça me permettait de me reposer, et ça vous faisait rire.

LE CONTRE-MAITRE.

Ainsi tu n'étais malade que de la peur du travail?

LE MATOIS.

Je n'ai pas la vocation, je suis né pour les finances et les arts d'agrément.

LE CONTRE-MAITRE.

C'est vrai... il fait des chansons ce gueux-là!.. Pour fêter ton départ, tu vas nous en chanter une, ou sinon.

LE MATOIS.

Oh! du moment où je vous quitte, je n'ai rien à vous refuser. Je vais vous chanter *la Ronde du mal de mer...*

LE CONTRE-MAITRE.

Allons-y... lève l'ancre et file!..

LE MATOIS.

Les camarades savent le refrain.

LES MATELOTS.

Rick! rack!..

LE MATOIS.

M'y voilà!

LE MAL DE MER.

REFRAIN.

Le plaisir quand on, quand on, quand on voyage,
Écoutez, coutez, coutez, coutez mes chers amis :
C'est la gigue, gigue, gigue, gigue du tangage,
C'est la gigue, gigue, gigue, gigue du roulis.

PREMIER COUPLET.

Dans la nature entière,
C' que j' trouve de plus amer,
C'est l' mal d'amour sur terre,
C'est l' mal de mer sur mer.

Le plaisir, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

L' mal d'amour me rend bête,
L' mal de mer me fait peur;
L'un me tourne la tête,
L'aut' me retourn' le cœur.

Le plaisir, etc.

TROISIÈME COUPLET.

De plus, j' dois vous apprendre,
Qu'en mer, petit ou grand,
N'y a profit à rien prendre
Puisqu'on rend tout c' qu'on prend.

Le plaisir, etc.

JEANNE.

Merci, beau chanteur !..

MARGHETTE, bas.

Marcus doit être loin.

JEANNE.

Maintenant, souhaitez-nous bonne pêche comme nous vous souhaitons bonne chasse. (Elles sortent par le premier plan à gauche.)

UN MATELOT, qui était remonté au fond.

Ohé ! une épave à la mer !.. (On voit flotter au fond une barque désemparée.)

LE MATOIS.

Bah ! c'est quelque poisson qui fait la planche.

LE CONTRE-MAITRE, qui a regardé.

Mais non, c'est un canot brisé.

LE MATOIS.

C'est ma foi vrai !

LE CONTRE-MAITRE.

Ce canot doit être celui de l'évadé de l'île Norfolk.

LE MATOIS.

Mourir noyé... vilaine fin !.. (S'arrêtant.) Hein ! encore un canot?.. Mais celui-là porte une passagère... Je ne me trompe pas, c'est Nancy.

LE CONTRE-MAITRE, à Nick.

Tu disais l'avoir embarquée.

NICK.

C'est qu'elle aura oublié quelque chose à terre.

SCÈNE V.

LES MÊMES, NANCY, MATELOTS.

(Un canot aborde, amenant Nancy.)

LE MATOIS, à Nancy qui descend à terre.

Vous ne partez donc pas avec *le Ménélas*, miss Nancy?

NANCY ne lui répond pas d'abord et regarde autour d'elle; il va recommencer, elle l'arrête.

Non... je reste... tu peux partir, toi !..

LE MATOIS.

Merci bien... je n'y manquerai pas... Et qu'est-ce que je dirai pour vous au grand-père?

NANCY.

Qu'il m'oublie... (A part.) Je ne le vois pas. (Au contre-maître.) On avait annoncé l'évasion d'un condamné ?..

LE CONTRE-MAITRE.

Oui, de Marcus.

NANCY.

Et... on n'en a pas de nouvelles?

LE MATOIS.

Si!

NANCY.

On l'a repris?

LE MATOIS.

Non!

NANCY.

Il est libre?

LE CONTRE-MAITRE.

Il est mort!

NANCY.

Mort!..

LE CONTRE-MAITRE, montrant l'épave qui flotte au loin.

Voilà son canot.

NANCY.

Brisé... oui... Marcus avait dit : « Revoir l'Angleterre ou mourir!.. » Et Marcus est mort!.. (Elle tombe assise sur une roche.)

LE CONTRE-MAITRE.

Nous n'avons plus rien à faire à la roche Williams. (Au Matois.) Tu viens avec nous, toi?

LE MATOIS.

Impossible!.. *le Ménélas* me réclame... et ma patrie m'appelle!

LE CONTRE-MAITRE.

A ton aise!.. En route!.. (Il part avec Nick et les matelots par la falaise à gauche.)

SCÈNE VI.

LE MATOIS, NANCY, MATELOTS.

NANCY.

Mort!..

LE MATOIS, à Nancy.

Décidément... est-ce que vous n'avez pas l'intention de retourner à bord?.. Le vent s'élève, la mer grossit, il serait temps de s'embarquer...

NANCY.

Je t'ai dit que tu pouvais partir.

LE MATOIS.

Sans vous?

NANCY.

Oui...

LE MATOIS.

Mais..,

NANCY.

Je le veux !

LE MATOIS.

Maître Bob me recevra mal en me voyant arriver seul... Enfin!.. (Aux matelots.) Menez-moi bien doucement; je suis un passager de première classe, ne l'oubliez pas. (Il s'embarque avec les matelots, le canot disparaît.)

SCÈNE VII.

NANCY, seule.

Quand j'étais allée à bord de ce navire, c'est que je croyais que Marcus y avait trouvé un refuge; je lui apportais peut-être sa réhabilitation... Il n'a pas mérité sa destinée... je lui aurais dit : « Tu as conquis ta liberté, j'ai de l'or, partons... Une fois en Angleterre, tu prouveras ton innocence, tu seras heureux! heureux par moi! » Marcus! Marcus si beau, si fier, si brave!.. Marcus que j'admirais comme un martyr avant de l'aimer comme un frère... Rêve que tout cela. Le dernier lien qui m'attachait à la vie vient de se briser... (Se levant.) Non! la tempête n'a pas été plus forte que Marcus... je ne croirai à sa mort que si je retrouve son cadavre sur la grève. (A ce moment, Henri paraît sous la voûte de la grotte à droite.)

SCÈNE VIII.

NANCY, HENRI.

HENRI, à demi-voix.

Nancy! Nancy !

NANCY.

Oh! Marcus! c'est lui! je savais bien que je le reverrais, moi!.. Ce canot n'était donc pas le tien ?

HENRI.

Si : quand je me suis vu entraîné par le courant, j'ai abandonné ce canot qui est allé se briser sur les écueils, et j'ai pu, en nageant avec vigueur, gagner la pointe de la roche Williams. J'ai vu partir ceux qui me cherchaient, et si je suis venu à toi, Nancy, c'est que je savais que tu ne me trahirais pas.

NANCY.

Te trahir! moi qui donnerais mon sang pour toi!

HENRI.

Pour moi !

NANCY.

Oui, on donne sa vie pour ceux qu'on aime!

HENRI.

Tu m'aimes, tu m'aimes?...

NANCY.

C'est la première fois que nous nous trouvons seuls et libres, c'est la première fois que ma parole peut n'être entendue que par toi; écoute-moi donc, Marcus: depuis que la terre recouvre ceux que j'avais suivis et dont j'ai fermé les yeux, un vieillard qui me nomme sa fille m'appelle et m'attend à Londres... Il veut me faire heureuse... riche. Trois fois déjà j'ai refusé de partir : tu étais esclave, je ne voulais pas de la liberté; tu souffrais, je ne voulais pas du bonheur. Tu me demandes si je t'aime d'amour?.. Mon Dieu! je ne sais pas, moi!.. Mais s'ils m'avaient dit vrai ces hommes, si je t'avais trouvé là, mort, sur le rivage, oh! j'en suis sûre, je serais morte... Je ne sais pas comment je t'aime, Marcus, mais je t'aime! je t'aime!

MARCUS.

Si je te disais pourquoi je veux être libre!

NANCY.

Je comprends. Tu as laissé là-bas une femme qui a ton amour à toi.

MARCUS.

Et c'est pour l'aller retrouver que j'ai vingt fois risqué ma vie; mais Dieu, qui m'a rejeté sur cette terre d'exil, veut que je meure ici et que je ne laisse après moi qu'un souvenir flétri.

NANCY.

Tu aimes cette femme et elle a douté de toi!.. Oh! mais tu pourras te justifier.

MARCUS.

Comment?

NANCY.

Te souviens-tu de John Buttler?

MARCUS.

John Buttler!

NANCY.

C'est l'homme dont le témoignage t'a fait condamner, n'est-ce pas?

MARCUS.

Oui, c'était un valet, ou plutôt le complice de l'infâme Barckley. Mais comment sais-tu cela?

NANCY.

Ce John Buttler est ici.

MARCUS.

Ici.

NANCY.

Depuis un mois, et grâce, il le suppose du moins, à son

ancien maître, qui aura voulu se débarrasser d'un complice devenu inutile. Buttler t'avait reconnu... Buttler se repentait... Il y a trois jours, il a été blessé mortellement aux ateliers par la chute d'une pièce de charpente. J'étais là, j'ai voulu panser sa blessure. «Tout est fini pour moi, me dit-il, mais c'est la Providence qui vous amène près de moi à cette heure suprême, vous l'amie de l'homme qu'on appelle ici Marcus. » Alors il m'avoua que, pour un peu d'or, il t'avait calomnié, perdu. Puis, rassemblant ses dernières forces, il a écrit et signé une déclaration qui doit prouver ton innocence.

MARCUS.

Et cette déclaration...

NANCY.

J'étais allée te la porter sur *le Ménélas*, où je te croyais embarqué ; mais *le Ménélas* est encore en rade, il faut qu'il te ramène en Angleterre, il faut être heureux, Marcus, heureux avec celle que tu aimes. Je vais rappeler le canot qui m'a conduite ici... Du haut de cette roche, je le découvrirai et il apercevra mes signaux. (Elle monte sur la roche, à gauche.)

MARCUS, la suivant.

Eh bien?

NANCY.

Je ne le vois plus. Ah! pourquoi n'ai-je pas retenu ces hommes, tu serais sauvé, Marcus. Que regardes-tu?

MARCUS, près de Nancy, sur la roche, les regards fixés vers la droite.

Le Ménélas.

NANCY.

Il n'a pas encore levé l'ancre... mais impossible d'arriver à lui.

MARCUS.

Impossible, dis-tu ?.. Oui, peut-être... Pourtant je le tenterai.

NANCY.

Tu ne pourrais pas nager jusque-là!

MARCUS.

Je le tenterai, te dis-je! En me donnant cette déclaration de Buttler, tu m'as rendu toute ma force, tout mon courage.

NANCY, faisant un pas en avant.

Eh bien! allons !..

MARCUS, la retenant.

Que dis-tu? Je peux risquer ma vie, moi, pour atteindre le navire; mais tu resteras.

NANCY.

Rester ici sans toi ?.. pas un jour!.. pas une heure!

MARCUS.

Mais vois donc : la tempête éclate... les vagues deviennent furieuses.

NANCY.

Les vagues! j'ai bien souvent lutté contre elles. Elles ne me font pas peur. Oh! je ne te retarderai pas.

MARCUS.

Non. Plutôt que de te voir exposer ta vie, je renonce à ma justification, à la liberté.

NANCY.

Tu fais cela pour moi, Marcus?

MARCUS.

Oui, et sans hésiter!..

NANCY.

Oh! tu partiras! Ici, c'est l'esclavage et la honte; là-bas, c'est la liberté, la réhabilitation... Marcus, tu ne veux pas que je te suive; eh bien! je te montrerai le chemin! (Elle disparaît dans les roches.)

MARCUS.

Nancy! Nancy! (Il disparaît à son tour un moment; bientôt après, on les aperçoit nageant ensemble.) La force te manquera.

NANCY.

Tu me soutiendras... Marcus; nous arriverons tous deux, ou nous mourrons ensemble. (On les voit fendre la vague.)

ACTE PREMIER.

TROISIÈME TABLEAU.

LE CHIEN DE L'HOSPICE.

Le quai de Greenwich : au premier plan, à droite, l'entrée d'une auberge; au fond, le débarcadère; au deuxième plan, à gauche, la grande porte d'une cour extérieure, au-dessus de laquelle on lit : ASILE DES ORPHELINS.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARCKLEY, UN GARÇON D'AUBERGE, puis DES PORTEURS et OLIVIER.

BARCKLEY, à part.

Rien!.. Je ne vois rien... (Au garçon.) Dites-moi, garçon, n'auriez-vous pas vu, paraissant attendre sur le quai de Greenwich, un grand vieillard dont la barbe est blanche comme la neige et les yeux brillants comme des éclairs?

LE GARÇON.

Non, milord.

BARCKLEY, à lui-même.

Mieux vaudrait pourtant que ce fût lui qui se présentât à l'hospice pour savoir... (Une cloche sonne au dehors.)

LE GARÇON.

Ah! voilà le paquebot qui arrive de France.

UN PORTEUR, venant de la droite et appelant à gauche.

Hé! les autres! v'là le *Bulldog*. On va débarquer. A l'ouvrage!

LES PORTEURS, arrivant.

A l'ouvrage!

OLIVIER, sortant de l'hospice.

Oui, à l'ouvrage! Hier je n'ai pas étrenné, mais aujourd'hui j'ai bon espoir.

UN DEUXIÈME PORTEUR, l'arrêtant au passage.

Un moment! où vas-tu donc si vite, toi?

OLIVIER.

Je vais, comme vous, offrir mes services aux voyageurs.

LE PREMIER PORTEUR.

C'est un des orphelins de l'hospice. Il est gentil, le petit.

LE DEUXIÈME PORTEUR.

Je ne dis pas non, mais il nous fait du tort; ça n'est pas son état de porter des bagages. (A Olivier.) Tu t'appelles Patience, n'est-ce pas vrai?

OLIVIER.

Oui, c'est le surnom qu'on m'a donné; mais mon nom c'est Olivier.

BARCKLEY, à part, frappé de ce nom.

Olivier dit Patience. (Il examine attentivement l'orphelin.)

LE DEUXIÈME PORTEUR.

Eh bien! ne t'avise plus de nous faire concurrence, ou sinon, gare à toi! c'est Kroby qui te dit cela... Tu entends, gare à toi! (Il sort avec les autres porteurs.)

OLIVIER, à lui-même.

Il se fâche tout à fait aujourd'hui. Eh bien! ça m'est égal, le père Kroby me battra s'il le veut, mais Tom, qui n'a pas dîné hier, déjeunera ce matin. (En se dirigeant vers le débarcadère, il se heurte contre Barckley qui n'a pas cessé de le regarder.) Oh! pardon, Monsieur!

BARCKLEY, les yeux fixés sur Olivier.

Il n'y a pas de mal, mon ami.

OLIVIER.

Tant mieux... je craignais. (A part.) Comme il me regarde! Je ne sais pourquoi, mais ce beau gentleman me fait plus peur que maître Kroby. (Il disparaît.)

SCÈNE II.

BARCKLEY, seul.

Olivier dit Patience... C'est bien le nom que j'ai lu dans le testament... Oui, mais si c'est lui... je suis ruiné!.. Oh! assurons-nous de son identité... et si je ne me trompe pas... aujourd'hui... tout à l'heure... je le livre à maître Bob... Allons!.. (Il entre dans l'hospice.)

SCÈNE III.

LES PORTEURS, DES VOYAGEURS, puis OLIVIER, ensuite ANNA.

PREMIER PORTEUR, voulant prendre la valise d'un voyageur.

Où faut-il porter ça, milord ?

LE VOYAGEUR, le repoussant.

Nulle part. (Il poursuit son chemin.)

PREMIER PORTEUR.

Ils sont gracieux, les passagers du *Bulldog*. (Apercevant Olivier qui arrive portant une valise.) Voilà un petit drôle qui a été plus heureux que nous.

DEUXIÈME PORTEUR.

C'est encore l'enfant de l'hospice. (Allant à Olivier.) Je t'avais défendu de toucher aux effets des voyageurs; allons, lâche ça, ce n'est pas ton ouvrage.

OLIVIER, résolûment.

Je réponds de cette valise. A moins que celle qui me l'a confiée ne la reprenne elle-même, on n'y touchera pas ?

PREMIER PORTEUR.

L'hospice te nourrit à rien faire. Ton pain est cuit, laisse-nous gagner le nôtre.

ANNA, paraissant.

Ces braves gens ont raison, mon ami. (Au deuxième porteur.) Portez ma valise à la voiture de Londres, et avertissez-moi quand elle sera prête à partir. (Le payant.) Voici pour votre peine.

DEUXIÈME PORTEUR.

Merci, merci, milady! Les orphelins de l'hospice n'ont pas besoin de travailler pour vivre. (Les porteurs sortent.)

SCÈNE IV.

OLIVIER, ANNA.

ANNA.

En effet, la maison d'asile pourvoit à tout ce qui vous est nécessaire.

OLIVIER.

Aussi ce n'est pas pour moi que je travaille.

ANNA.

Pas pour vous ?

OLIVIER.

Ni pour mes parents, puisque je n'ai pas eu le bonheur de les connaître.

ANNA.

Et pour qui donc alors ?

OLIVIER.

Pour un ami. Le seul être qui m'aime au monde, comme je suis le seul qui m'intéresse à lui.

ANNA.

Cet ami qui a besoin de votre dévouement pour vivre... il est malade? infirme peut-être?

OLIVIER.

Au contraire, milady, il est jeune et fort. Je ne m'aviserais pas de jouter avec lui à la course... et, de plus... il vous a un appétit qui m'embarrasse quelquefois beaucoup.

ANNA.

Pourquoi souffre-t-il que vous preniez pour lui tant de peine ?

OLIVIER.

Il ne s'aperçoit que d'une chose, c'est que j'ai du chagrin quand il jeûne et du plaisir quand je lui vois faire un bon repas. Oh ! je l'aime bien, mon ami Tom!.. Tenez, (On entend aboyer.) il a entendu qu'on parlait de lui, le voilà qui me répond !..

ANNA.

Un chien!

OLIVIER.

Et un bon chien, je m'en flatte ! C'était aussi un pensionnaire de l'hospice sous notre ancien directeur... Un digne homme, celui-là; nous l'avons perdu. Son successeur, qui était venu ici avec des idées de réforme, a commencé par ce pauvre Tom... Il lui a supprimé son entrée à la cuisine, et nous a défendu, sous peine de punition, de prélever sur nos repas pour lui faire une part. Les autres ont fini par obéir... moi, je ne pouvais pas m'y résoudre, je ne pouvais pas abandonner Tom... Alors, le directeur a décidé qu'on tuerait le chien de l'hospice. Un matin je l'ai trouvé expirant à cette porte ; je le pris dans mes bras et je courus le porter chez un homme qui fait métier de guérir les animaux. Il ne me permit pas même d'entrer dans sa maison !.. « As-tu une demi-guinée à me donner pour que je m'en charge ? » me demanda cet homme, à moi, hélas ! qui n'ai pour vivre que le pain de la charité ! Parmi les personnes qui s'étaient amassées, les moins impitoyables me disaient : « Laisse-le mourir... ce n'est qu'un chien !.. » Sans doute, m'écriai-je dans mon désespoir; mais vous, qui parlez ainsi, vous tenez par quelque chose à quelqu'un dans ce monde... Tout à l'heure vous venez de rencontrer un ami peut-être! Vous avez un frère qui vous attend ! moi, je n'ai jamais été aimé que par lui sur la terre... et il va mourir, parce que je n'ai pas une demi-guinée à donner pour qu'il vive !.. Comme j'achevais de parler, un brave monsieur, bon comme le bon Dieu, s'approcha de moi et me tendit une pièce d'or en me disant : « Tiens,

mon enfant, il ne faut pas que la mort vous sépare, le pauvre a besoin d'un ami ! »

ANNA.

Vous avez raison, c'est un digne homme celui qui a fait cela.

OLIVIER.

Aussi quand Tom a été guéri, je lui ai appris le nom de notre bienfaiteur; et, comme moi, il attend toujours qu'un hasard ramène à Greenwich M. Bolton, pour que nous puissions le remercier tous deux...

ANNA.

Vous avez dit maître Bolton ? Un notaire de Londres peut-être ?

OLIVIER.

Précisément, milady... Vous le connaissez ?

ANNA.

Oui, beaucoup... C'est un ancien ami de ma famille... il m'a écrit en France, et c'est chez lui que je me rends.

OLIVIER.

Ah ! vous allez le voir ! Vous pourrez lui dire que mon ami Tom est à peu près rentré en grâce, car on n'en veut plus à ses jours. (Le chien entre et vient à Olivier.) Eh ! tenez, le voilà ! On m'a promis d'offrir mes services dans la ville pour lui gagner de quoi vivre... Aussi, que j'ai été heureux quand vous m'avez confié votre valise ! Je me disais : il est sûr de déjeuner, du moins !

ANNA, lui donnant une pièce de monnaie.

Il dînera aussi.

OLIVIER.

Merci pour nous deux, milady. Tom ! à l'auberge, mon ami ! (Lui jetant la pièce de monnaie que Tom ramasse.) Tu as le droit de te faire servir... tu payes. (Tom s'élance dans l'auberge.)

ANNA.

Si le travail vous fait défaut pendant quelques jours, votre ami n'en souffrira pas.

OLIVIER.

Hélas ! milady ! dès demain, il me faudra peut-être quitter pour toujours mon pauvre Tom !..

ANNA.

Comment cela ?

OLIVIER.

J'arrive à l'âge où la maison d'asile nous cède aux maisons qui viennent lui demander des apprentis. Il ne nous est pas permis de faire nos conditions, et celui qui me choisira ne voudra pas sans doute se charger de mon ami... Je sais bien qu'on ne pourra pas empêcher Tom de me suivre... mais alors... je le prévois... il lui arrivera malheur.

ANNA.

Rassurez-vous, mon cher enfant... Je vais voir M. Bolton ;

il s'est intéressé à vous... grâce à sa protection, j'ai l'espoir que vous ne serez pas séparés.

OLIVIER.

Ah ! que vous êtes bonne, milady !.. et que vous méritez bien d'être heureuse !

ANNA.

Heureuse ! Il ne faut jamais donner ce nom, mon ami, à une mère en deuil !

OLIVIER,

Ah ! pardon ! pardon !

BARCKLEY, sortant de l'hospice.

C'était bien lui !..

LE DEUXIÈME PORTEUR, entrant.

La voiture de Londres est prête à partir.

ANNA.

C'est bien !.. c'est bien !.. (Le porteur sort.)

BARCKLEY, surpris à la vue d'Anna.

Miss Anna !..

ANNA, à Olivier, sans voir Barckley.

Ton nom, mon ami ?

OLIVIER.

On me nomme Olivier, et on m'a surnommé Patience, parce que je ne me plains jamais et que j'espère toujours.

ANNA.

Eh bien, Olivier, à bientôt ! je te le promets, à bientôt !

OLIVIER.

Oh ! vous me permettrez bien de vous accompagner jusqu'à la voiture. (Il suit Anna qui disparaît par la rue à gauche.)

SCÈNE V.

BARCKLEY, puis LE MATOIS, ensuite BOB.

BARCKLEY, avec inquiétude.

Elle en Angleterre ! après quatorze ans d'absence, et vêtue de deuil !.. elle a donc été informée de la mort de notre tante ? et c'est ici, à Greenwich qu'elle débarque... Jeu bizarre de la Providence !.. c'est avec Olivier qu'elle était là !.. Où vont-ils ? Est-ce qu'elle l'emmène ? Tout serait perdu alors. (Il remonte et regarde à gauche.) Ils se dirigent vers une voiture... Va-t-elle donc emporter ma fortune ! Ah ! non, miss Anna part seule... et l'enfant reste... Allons, je suis encore le maître du secret. (Tirant sa montre.) Ah ! Bob ne viendra donc pas !.. (Il a remis sa montre dans son gilet. Le Matois a paru au fond ; il a remarqué le mouvement de Barckley, et vient à lui.)

LE MATOIS, ingénument.

Pour un pauvre aveugle, s'il vous plaît ! (Il fait le geste de lui voler sa montre.)

BOB, qui est entré derrière le Matois, arrête son bras.

Milord est un ami.

LE MATOIS.

C'est différent, maître Bob.

BARCKLEY.

Comment! ce drôle... cet aveugle?..

BOB.

Voulait voir l'heure, voilà tout.

LE MATOIS.

Je voulais voir l'heure, voilà tout.

BARCKLEY.

Misérable !

BOB, le protégeant.

C'est un de mes enfants, garçon d'esprit sous le masque d'un imbécile. Je vous le recommande, sir Barckley.

BARCKLEY.

C'est bien; mais qu'il nous laisse.

BOB, au Matois.

Tu as mal choisi le terrain pour commencer ta moisson. Tu ne récolteras rien ici, mon garçon, retourne à Londres, va ! (Lui donnant une petite tape sur la joue.)

LE MATOIS.

Rentrer à Londres les mains vides? fi donc ! (Il se glisse dans l'auberge.)

BARCKLEY.

Enfin !

SCÈNE VI.

BOB, BARCKLEY, puis OLIVIER.

BOB.

Sir Édouard Barckley m'a fait l'honneur de m'assigner ici un rendez-vous.

BARCKLEY.

Et maître Bob a eu l'impertinence de se faire attendre.

BOB.

Ah! c'est qu'aujourd'hui une bienheureuse nouvelle m'est arrivée .. Ce retard, d'ailleurs, n'est qu'une preuve de ma confiance envers Votre Honneur.

BARCKLEY.

Ainsi tu as pris ton temps, parce que je dois être, comme tu le crois, le seul héritier de ma noble tante.

BOB, souriant.

Sans doute !..

BARCKLEY.

Eh bien, tu te trompes.

BOB, stupéfait.

Hein !

BARCKLEY, lui montrant Olivier qui paraît et s'arrête au fond.

Tiens, regarde! Vois-tu ce jeune garçon attendant humblement qu'on lui donne un salaire ou qu'on lui jette une aumône ?

BOB.

Oui, c'est un petit vagabond, un mendiant!

BARCKLEY.

Regarde-le bien : ce vagabond, ce mendiant, est le véritable, l'unique héritier de miss lady Davidson.

BOB.

C'est impossible ! (Olivier entre dans l'hospice.)

BARCKLEY.

Ah ! mon pauvre Bob, ton excellente créance était terriblement compromise sans le hasard qui m'a fait trouver, il y a trois jours, dans un vieux portefeuille oublié, le brouillon du testament de lady Davidson.

BOB.

Et ce projet de testament ?

BARCKLEY.

Écrit de la main de ma tante, est tout en faveur de l'enfant élevé à l'hospice des orphelins de Greenwich, sous le nom d'Olivier dit Patience. Je me suis assuré de son identité, et tu viens de voir sous ces humbles vêtements le seul ayant-droit à l'une des plus belles fortunes des trois royaumes.

BOB.

C'est de la folie!.. Quel intérêt votre noble tante pouvait-elle porter à ce petit misérable?

BARCKLEY.

Ce petit misérable est mon cousin... et demain je suis ruiné.

BOB.

Ruiné !.. Alors, ma créance est perdue?..

BARCKLEY.

Oui... si dès aujourd'hui tu ne m'aides pas à me débarrasser du légataire.

BOB, avec répulsion.

Ouais!

BARCKLEY.

Hésiterais-tu ?

BOB.

Non... je refuse... Faire tuer un enfant?.. j'aime mieux perdre mon argent !

BARCKLEY.

Perdre ton argent!.. Du diable, si je te croyais si scrupuleux !

BOB.

Monsieur Barckley, je ne vaux rien, je le reconnais; j'ai sur la conscience une charge de gros péchés qui me pèse plus que mes quatre-vingts ans; mais, voyez-vous, dans ce cœur

que l'âge et les hommes ont pétrifié, il y a encore une fibre sensible... il y a l'amour de ma Nancy, de ma Nancy que je vais revoir, que je pleurais depuis si longtemps ; elle revient aujourd'hui, cette nuit peut-être. Il y aura fête chez le vieux Bob!.. Tenez, on m'accuse d'être avide, mais c'est pour elle que j'ai soif de richesses... On me dit avare, c'est pour elle qu'au prix de mon sang je défendrais mon or. Vous riez, sir Barckley? Vous ne croyez à rien, vous : pas même à la tendresse d'un grand-père pour sa petite-fille... Allons, je vaux encore mieux que vous, et ça ne fait honneur ni à l'un, ni à l'autre...

BARCKLEY.

Ainsi, tu renonces à ta créance ?..

BOB.

Non, certes, on peut attaquer le testament.

BARCKLEY.

Il n'y faut pas songer, il est parfaitement en règle; et la clause qu'il renferme m'ôte tout espoir, à moins que, par sa faute, le légataire ne se déshérite lui-même...

BOB.

Plaît-il? Il peut se déshériter lui-même?...

BARCKLEY.

Oui.

BOB.

Mais voilà une chance de salut pour vous!

BARCKLEY.

L'héritier perd tous ses droits à la fortune si l'on peut prouver qu'il s'est rendu coupable d'une action honteuse.

BOB.

C'est le testament qui dit cela?

BARCKLEY.

Mot pour mot.

BOB, se frottant les mains avec joie.

Prévoyante testatrice! bienheureuse clause! Vous êtes sauvé, monsieur Barckley!

BARCKLEY.

Comment cela?

BOB.

Le testament est, dites-vous, déposé chez maître Bolton, notaire à Londres?

BARCKLEY.

Près de Regent's-Park.

BOB.

Je connais parfaitement la maison. Et le nommé Olivier est à l'hospice des orphelins de Greenwich; c'est ce petit vagabond que vous m'avez désigné tout à l'heure?

BARCKLEY.

Oui.

BOB.

Très-bien; je sais maintenant ce qu'il faut faire. Sir Édouard, demain le testament sera en notre pouvoir, ou les maladroits qui auront tenté l'entreprise se seront fait prendre.

BARCKLEY.

Soit; mais, dans ce cas, je n'en serai pas moins ruiné.

BOB.

Nullement... vous ne comprenez pas... c'est pourtant bien simple : vous venez de me dire que la preuve d'une action honteuse suffisait pour faire déshériter le légataire... eh bien! cette nuit, deux personnes s'introduiront chez maître Bolton pour s'emparer du testament : si elles réussissent, nous l'anéantirons, et tout est pour le mieux; si on les arrête, l'héritage vous est encore assuré, car au voleur choisi par moi je donnerai pour complice le légataire lui-même...

BARCKLEY.

C'est assez ingénieux; mais pour en arriver là?

BOB.

Je n'ai plus qu'à chercher le moyen d'attirer hors d'ici cet enfant... et quand je cherche je trouve toujours!

BARCKLEY.

Ce sera difficile. Il a, m'a-t-on dit à l'hospice, pour compagnon inséparable et pour défenseur un chien nommé Tom, dont la présence sera au moins gênante.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE MATOIS.

(Le Matois sort de l'auberge. Il tient Tom attaché par une corde et tire à lui l'animal, qui s'efforce de se dégager.)

LE MATOIS.

Tu viendras, entêté... j'en réponds, tu viendras!

BOB.

Voilà, parbleu! une belle emplette... Où as-tu trouvé cela?

LE MATOIS.

Nous nous sommes rencontrés à l'auberge et je le conduis à Londres, où j'en aurai un bon prix, s'il ne m'échappe pas en route...

BARCKLEY.

N'est-ce pas lui qu'on appelle le chien de l'hospice?

LE MATOIS.

C'est possible; je sais seulement qu'il répond au nom de Tom!

BOB.

Tom!...

LE MATOIS, s'efforçant de retenir Tom.

Ne l'appelez pas, grand Bob!

BARCKLEY.

C'est bien celui-là!...

LE MATOIS.

Je ne pourrai plus l'emmener pour le vendre!

BOB, comme frappé d'une idée.

Il est vendu... milord te l'achète.

BARCKLEY.

Moi!

BOB.

Oui, une guinée... donnez... c'est dans l'intérêt commun.

BARCKLEY.

Soit. (Donnant une guinée au Matois.) Emmène cet animal!

BOB.

Oui. (Caressant le chien.) Bonne bête! (Au Matois.) Va le noyer...

LE MATOIS.

Le noyer!

BOB.

A l'instant! Et reviens m'attendre à Londres, j'aurai une excellente affaire à te proposer pour cette nuit.

LE MATOIS.

Oui, maître Bob. (A lui-même.) Une guinée pour noyer un chien!

BOB, tendant la main.

Si tu trouves que c'est trop...

LE MATOIS.

Non, non, pas du tout... Allons, viens, petit... nous allons prendre un bain de mer. (Il sort en entraînant Tom, qui cherche toujours à se dégager.)

SCÈNE VIII.

BOB, BARCKLEY.

BARCKLEY.

Nous voilà sûrs d'être délivrés de cet embarrassant protecteur.

BOB.

Et, grâce à sa disparition, le reste va tout seul; je m'en charge.

BARCKLEY.

Bob, tu as du génie!

BOB.

Je ne dis pas non... Il en faut pour rentrer dans les mauvaises créances. A demain, sir Édouard!

BARCKLEY.

A demain! (Il sort. Bob l'accompagne jusqu'au fond.)

SCÈNE IX.

BOB, OLIVIER.

OLIVIER.

Comment, Tom n'est pas rentré à l'hospice et il n'est pas venu me retrouver sur le quai? Il est peut-être encore à déjeuner...

BOB, redescendant et s'adressant à Olivier.

Dites-moi, mon bon ami?

OLIVIER.

Monsieur?

BOB.

Vous cherchez quelque chose, je crois?

OLIVIER.

En effet... mon chien que je ne peux pas retrouver... (Il appelle.) Tom!... Tom!...

BOB.

N'appelez pas, c'est inutile... il ne peut plus vous répondre.

OLIVIER.

Comment!

BOB.

Il n'est plus à Greenwich... on vous l'a volé...

OLIVIER.

Volé!

BOB.

Je me disais bien : l'homme qui l'emmène n'est pas son maître, le pauvre animal met trop de mauvaise volonté à le suivre.

OLIVIER.

Et vous savez de quel côté on l'a emmené?...

BOB.

Du côté de Londres, mon bon ami.

OLIVIER.

J'y cours!

BOB, l'arrêtant.

Vous ne le rattraperez pas!

OLIVIER.

Cependant il faut que je retrouve mon pauvre Tom, il faut qu'on me le rende!

BOB.

Mon pauvre ami... cela te fait bien de la peine... Allons, calme-toi, je te le ferai retrouver, moi.

OLIVIER.

Vous?

BOB.

Oui, je connais le voleur ; mais il faut que tu m'aides et d'abord que tu me suives.

OLIVIER.

Au bout du monde s'il le faut... Venez, Monsieur... venez... (On sonne une cloche dans l'hospice.)

BOB.

Qu'est-ce que cela?

OLIVIER.

C'est la cloche de l'hospice qui nous rappelle... je vais prévenir le directeur. (Il fait un mouvement vers l'hospice.)

BOB.

Je t'avertis, mon enfant, que je n'ai pas le temps de t'attendre ; et si tu me laisses partir, tu ne retrouveras pas ton chien.

OLIVIER.

Mais je serai puni si je manque à l'appel!

BOB.

Alors, adieu, mon ami!

OLIVIER.

Oh! non, ne partez pas sans moi... Bah! pour reconquérir Tom, je puis bien risquer le pain noir et le cachot. Partons, Monsieur, partons!

BOB, entraîné par Olivier.

Partons! (A part.) Demain sir Edouard Barckley ne me devra plus rien. (Ils sortent.)

ACTE DEUXIÈME.

QUATRIÈME TABLEAU.

L'INNOCENT VOLEUR.

Chez M. Bolton : un jardin fermé au fond par une grille ; entrée de la maison d'habitation, à droite ; pavillon à gauche ; banc, guéridon et chaises de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE, MISS ANNA.

GEORGE, sortant du pavillon.

Suivant les instructions de mon maître, j'ai fait porter les bagages de milady dans ce pavillon, que M. Bolton avait ordonné qu'on disposât pour elle. Si milady veut entrer...

ANNA, assise à droite.

Je vous remercie; mais la chaleur de cette journée a été accablante, et j'attendrai M. Bolton dans ce jardin.

GEORGE.

J'entends fermer la petite grille, et c'est à cette heure que Monsieur rentre d'ordinaire.

M. BOLTON, à la cantonade.

Miss Anna est au jardin ?

GEORGE.

Je ne me trompais pas... voilà Monsieur.

SCÈNE II.

BOLTON, ANNA.

(Sur un signe de Bolton, George est sorti.)

BOLTON.

Miss Anna, je me suis fait attendre, pardonnez-moi !

ANNA.

Vous pardonner... à vous, le seul appui que le malheur m'ait laissé!... Pourquoi m'avez-vous rappelée?..

BOLTON.

Parce que milady Davidson, en me remettant l'acte qui contient ses dernières dispositions, a expressément ordonné que son testament fût ouvert en votre présence; parce que je crois que sa haine s'est éteinte avec sa vie, et qu'elle a voulu réparer le mal qu'elle vous a fait.

ANNA.

Rien ne peut se réparer, mon ami.

BOLTON.

Miss Anna, quelque pénible que doive être pour vous le passé, ayez le courage d'en réveiller le souvenir. Qu'êtes-vous devenue après vous être enfuie secrètement de la maison de votre tante ?

ANNA.

Cachée dans une pauvre chaumière, j'attendais avec confiance, avec bonheur, celui dont je rougirais aujourd'hui de prononcer le nom... Nous devions partir ensemble pour la France... l'heure fixée pour notre rendez-vous sonna et il ne vint pas... je ne devais plus le revoir... C'est dans cette chaumière, perdue au fond d'un bois, que Dieu m'envoya ma dernière, ma suprême joie... c'est là que je devins mère... Alors, mon ami, moi qui, la veille, aurais mieux aimé mourir que de m'humilier devant lady Davidson, j'écrivis à cette femme une lettre, oh! une lettre bien touchante, allez, car en l'écrivant j'avais mon enfant sur mes genoux. Lady Davidson ne daigna pas même me répondre. Je résolus alors de demander

au travail le pain que me refusait la pitié. La bonne paysanne qui m'avait secourue obtint pour moi la protection d'un digne pasteur qui vint en aide à mon infortune. Grâce à sa recommandation, je fus admise comme lectrice dans une famille irlandaise. Mais cette famille allait s'établir en France, il me fallait donc me séparer de mon enfant... J'acceptai cette nouvelle épreuve. Je partis, laissant à la bonne Noëmi mon seul trésor, mon seul bonheur en ce monde.

BOLTON, à part.

Noëmi!.. C'est bien ce nom que j'ai lu sur les tablettes de lady Davidson.

ANNA.

Arrivés en France, nous recevions les gazettes de Londres; chaque soir, je faisais la lecture de ces gazettes à la famille rassemblée. Oh! mon ami! dans l'une de ces feuilles, on rendait compte d'un procès criminel, d'une condamnation justement rendue contre un malheureux accusé de meurtre. Le coupable, envoyé pour finir ses jours à Botany-Bay, c'était Henri Mildred. Voir flétri par un arrêt infamant l'homme auquel on a donné plus que sa vie, je croyais que c'était là le châtiment le plus terrible que Dieu pût m'infliger... Malheureuse! je ne songeais pas qu'il pouvait encore reprendre l'enfant à sa mère...

BOLTON.

Pauvre miss Anna!

SCÈNE III.

LES MÊMES, GEORGE.

BOLTON.

Que voulez-vous, George?..

GEORGE.

Le secrétaire de M. le shériff est dans votre cabinet; il assure qu'il a à vous faire une communication très-importante et qui ne souffre pas de retard.

BOLTON.

C'est bien... Miss Anna... c'est demain que je devrai procéder à l'ouverture du testament de milady Davidson... aussitôt cette formalité accomplie, nous irons ensemble chez Noëmi. A demain, mon enfant, à demain! (Bolton entre chez lui.)

SCÈNE IV.

ANNA, GEORGE.

(Pendant la fin de la scène précédente, George est entré dans le pavillon et a allumé des bougies. La fenêtre du pavillon est ouverte.)

GEORGE, sortant du pavillon.

Il y a de la lumière chez milady.

ANNA.

Merci!

GEORGE.

Milady n'aura pas peur toute seule dans ce pavillon?

ANNA.

Qu'ai-je à craindre?

GEORGE.

Hum! notre quartier n'est pas très-sûr... on y vole souvent. (Regardant à la grille du fond.) Il est toujours là...

ANNA.

Que regardez-vous donc?..

GEORGE.

Un homme, un étranger que la fatigue a forcé de s'arrêter sur le banc qui est près de la grille... Il m'était suspect d'abord... il y a tant de faux mendiants. (Saluant.) Milady... (Il rentre dans la maison. On voit alors paraître, au fond, un homme pauvrement vêtu et dont le chapeau rabattu cache le visage. Cet homme s'arrête devant la grille.)

SCÈNE V.

ANNA, puis HENRI.

ANNA, qui regarde au fond.

Cet homme semblait attendre en effet, pour s'approcher de la grille, que ce valet fût parti... Est-ce donc à moi qu'il veut parler?.. Mais il ne peut pas me connaître!.. Ah! je devine... (Elle tire de sa bourse une pièce de monnaie et va la donner à Henri.) Monsieur, Monsieur... j'ai été bien pauvre et on m'a secourue... Laissez-moi faire pour vous ce qu'on a fait pour moi. (Il lui baise la main.) Que faites-vous?

L'ÉTRANGER.

Je remercie Dieu, miss Anna.

ANNA.

Ah! je suis folle!.. Vous n'êtes pas... non... vous n'êtes pas Henri Mildred?

HENRI.

Je ne suis qu'un proscrit qui a rompu sa chaîne.

ANNA, ouvrant la grille.

C'est lui... c'est bien lui... Henri!.. Henri!..

HENRI, entrant.

Oui, Henri Mildred, qui ne demandait au ciel, en échange de quatorze ans de tortures passées, que de pouvoir vous dire : Anna, je ne suis pas coupable! Un misérable m'a accusé de son propre crime; il ne voulait pas que nous fussions l'un à l'autre, et, n'ayant pu me tuer, il m'a calomnié, il m'a flétri pour creuser entre vous et moi tout un abîme d'opprobre et de honte.

ANNA.

Henri, vous êtes innocent? J'en étais sûre... Mais pourrez-vous le prouver à vos juges ?

HENRI.

Je ne possède encore que la déclaration du faux témoin soudoyé par mon assassin, de l'homme dont notre ennemi s'était servi pour me faire condamner. A l'heure de la mort, il a écrit une déclaration qui ne serait pas parvenue jusqu'à moi sans le dévouement d'un cœur généreux... C'est ce même dévouement qui a protégé ma fuite...

ANNA.

Mais cet ennemi acharné à votre perte, qu'est-il donc ?

HENRI.

Édouard Barckley.

ANNA.

Oui, Barckley avait seul intérêt à vous perdre; et vous avez, dites-vous, la preuve de sa trahison?

HENRI.

Tenez, voilà la déclaration de son complice. Lisez, oh ! lisez, miss Anna, c'est pour vous apporter cette preuve que j'ai bravé mille morts.

ANNA s'approche de la fenêtre du pavillon ; la lumière éclaire de là le papier que lui a donné Henri.

En effet, cet homme avoue que, sur la route de New-Haven, par les ordres ou avec l'aide de sir Édouard Barckley... Oh ! mon Dieu !

HENRI.

Qu'avez-vous donc ?

ANNA.

Cette écriture !... je la connais, oui.

HENRI.

Vous?

ANNA, tirant un papier de son sein et le consultant.

Oh ! c'est bien cela !.. Tenez, tenez, Henri, comparez et dites-moi si la même main n'a pas tracé les deux écrits.

HENRI.

Oui; mais qu'est-ce que celui-ci ?

ANNA.

Lisez à votre tour, Henri, lisez; puisque vous n'avez été que malheureux, vous avez le droit de pleurer avec moi notre enfant.

HENRI.

Notre enfant ?

ANNA.

Notre fils, mort au village de Clarence.

HENRI.

Mon fils mort!.. et vous l'avez vu mourir, pauvre mère !.

ANNA.

Non!.. Dieu m'a refusé la grâce de recevoir son dernier baiser; j'étais en France.

HENRI.

En France! Et vous n'avez d'autre preuve de la mort de votre fils que cet acte?

ANNA.

Acte authentique, qui ne permettait pas le doute.

HENRI.

Acte faux, qui couvre une trahison nouvelle!

ANNA.

Que dites-vous ?

HENRI.

Je dis que vous ne vous trompiez pas, Anna : c'est bien la même main qui a tracé ces deux écrits, et cette main est celle du complice de Barckley; de Barckley, qui avait seul intérêt à la disparition de notre enfant.

ANNA.

Mon Dieu ! Barckley l'aurait tué ?

HENRI.

Non; s'il a voulu vous tromper en vous faisant croire à la mort de votre enfant, c'est que cet enfant existe.

ANNA.

Il existe !

HENRI.

Il existait au moins quand cet acte vous a été envoyé.

ANNA.

Oh! Henri! Henri!

HENRI.

En quelles mains aviez-vous confié votre fils?

ANNA.

A mon départ, j'avais dû le laisser chez Noëmi, au village de Clarence, comté de Sussex.

HENRI.

Et vous n'avez pas revu cette femme ?

ANNA.

Non, et toutes les lettres que je lui ai écrites depuis l'envoi de cet acte sont restées sans réponse.

HENRI.

Je la verrai, moi.

ANNA.

Oh! j'irai avec vous.

HENRI.

Non... En votre présence, elle n'avouerait rien; puis j'ai besoin d'être seul pour agir plus librement... Noëmi, au village de Clarence, comté de Sussex. J'y serai demain au point du jour. Oh! j'ai de la force à présent.

ANNA.

On vient... il ne faut pas qu'on nous voie.

HENRI.

Non; car si j'étais reconnu je serais arrêté. Mais Dieu ne voudra pas cela... Espérez et priez, Dieu aura pitié de nous, Anna; Dieu est bon, je retrouverai, je vous rendrai notre enfant! (Il sort.)

SCÈNE VI.

ANNA, puis GEORGE.

ANNA.

Oh! Seigneur! à celle qui a tant souffert, vous donnez une consolation, vous envoyez une espérance... Je veux voir M. Bolton, je veux...

GEORGE.

Vous n'êtes pas encore rentrée, milady?

ANNA.

M. Bolton est chez lui, n'est-ce pas?

GEORGE.

Monsieur est monté dans son appartement, et je n'y vois plus de lumière.

ANNA.

Je respecterai son repos... Mais demain, aussitôt qu'il pourra me recevoir, venez m'avertir, mon ami; il faut absolument que je parle à votre maître.

GEORGE.

Cela suffit, milady. (Anna rentre dans le pavillon.) M. le shériff a envoyé son secrétaire pour recommander à Monsieur de se tenir sur ses gardes... Il paraît que la nuit dernière il y a eu une tentative de vol chez le banquier Lockart, notre voisin... Je ne dormirai pas cette nuit; j'ai déjà visité toutes les serrures; je vais maintenant chez le jardinier... Il a deux fusils... je les lui ferai charger... Il veillera de son côté, moi du mien. (Il sort à gauche derrière le pavillon.)

SCÈNE VII.

LE MATOIS, OLIVIER, GEORGE.

(A ce moment on voit paraître au fond, derrière la grille fermée, le Matois et Olivier.)

OLIVIER.

Il y a bien longtemps que nous marchons... approchons-nous?

LE MATOIS.

Nous sommes arrivés.

OLIVIER.

Eh bien! sonnons, alors.

LE MATOIS.

Non pas!.. Attends ici, jusqu'à ce que je vienne t'ouvrir.

OLIVIER.

Par où donc allez-vous entrer?

LE MATOIS.

Ça ne te regarde pas... Pour ravoir Tom, tu m'as promis de faire tout ce que je voudrais.

OLIVIER.

Oui.

LE MATOIS.

Eh bien, reste là, couché sur ce banc; fais semblant de dormir... ça n'est pas bien difficile.

OLIVIER.

Ne m'y laissez pas trop longtemps; je suis si fatigué, que je finirais par dormir tout de bon. (Ils disparaissent.)

GEORGE, rentrant avec un fusil.

Cet imbécile de jardinier est encore plus poltron que moi... Il s'est enfermé chez lui... il a promis seulement de faire feu par la fenêtre au moindre bruit, ça sera toujours un avertissement... Pourvu que cette jeune dame ne s'amuse pas à respirer le frais cette nuit... Il faut la prévenir. (Il frappe doucement à la porte.) Milady! milady!.. n'ayez pas peur... mais si vous entendez du bruit cette nuit dans le jardin, gardez-vous bien de sortir, il y aurait du danger... mais n'ayez pas peur, je serai là. (En sortant.) La voilà rassurée.

SCÈNE VIII.

LE MATOIS, puis OLIVIER.

LE MATOIS, entrant par la gauche, derrière le pavillon.

Il m'a semblé que quelqu'un marchait devant moi... je me trompais... je ne vois personne... Oh! oh! encore de la lumière dans ce pavillon? Il faut attendre qu'elle s'éteigne... Maître Bob m'a donné un plan des localités, ce plan ne me permettra pas de m'égarer... j'ai trouvé le petit mur d'espalier, l'escalade était très-facile... A présent, je dois aller droit au secrétaire de M. Bolton... chambre du premier étage... c'est là... y prendre un papier scellé de trois cachets noirs et portant pour suscription ces mots : *Testament de milady Davidson*... On me payera cela cent livres... De plus, il ne m'est pas défendu de prendre autre chose. (La lumière s'éteint.) Ah! voilà enfin cette lumière qui disparaît... Mon innocent complice a eu le temps de faire un somme. Ouvrons d'abord la grille... voilà qui est fait. (Appelant à mi-voix.) Hé! Olivier! Olivier!

OLIVIER, arrivant vivement.

Ah! est-ce que vous avez Tom?

LE MATOIS.

Non, pas encore... La personne qui l'a pris y tient beaucoup, et, si tu veux le ravoir, il faudra le reprendre sans rien dire.

OLIVIER.

Le reprendre ?

LE MATOIS.

Sans doute, faire ce qu'on t'a fait.

OLIVIER.

Mais on m'a volé, moi.

LE MATOIS.

Oui, en te prenant ce qui était à toi; mais en rentrant dans ton bien, tu ne fais de tort à personne, je t'ai déjà expliqué ça en route.

OLIVIER.

Oui... vous avez raison peut-être... C'est égal, j'aime mieux réclamer Tom tout haut, devant tout le monde. Pourquoi me cacherais-je?.. Je prouverai facilement que Tom est à moi, je vais l'appeler, et s'il est véritablement dans cette maison, quoi qu'on fasse pour le retenir, il saura bien venir me retrouver.

LE MATOIS.

Veux-tu bien mettre une sourdine à ta crecelle... Il ne viendra pas... on l'a enfermé.

OLIVIER.

Où?

LE MATOIS.

Dans une partie de la maison que je connais... je vais l'aller chercher.

OLIVIER.

Je vais avec vous.

LE MATOIS.

C'est inutile... pendant que j'entrerai là-dedans, toi, reste ici, fais sentinelle, et si tu entendais du bruit, tu me préviendrais en soufflant dans ce petit instrument. (Il lui présente un sifflet.)

OLIVIER.

Pourquoi tant de précaution ?

LE MATOIS.

Veux-tu ravoir Tom ?

OLIVIER.

Oui.

LE MATOIS.

Eh bien! je te répète ce que je t'ai déjà dit, écoute... obéis, et tais-toi.

OLIVIER, lui voyant ouvrir une lanterne sourde où il y a de la lumière.

Que faites-vous ?

LE MATOIS.

J'ouvre ma lanterne sourde pour reconnaître mon chemin.

OLIVIER.

Qui vous l'a indiqué ?

LE MATOIS.

Un ami... qui connaît bien les êtres... Allons, veille au dehors, tandis que je serai dans la maison.

OLIVIER.

Dans la maison? Mais comment y entrerez-vous donc, toutes les portes sont fermées?

LE MATOIS, à part.

Il ne comprend rien, tant mieux! (Haut.) C'est mon affaire. (Il laisse tomber un trousseau de fausses clefs qu'il tirait de sa poche.)

OLIVIER, ramassant le trousseau.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE MATOIS.

Le trousseau de clefs que vient de me prêter le concierge... rends-le-moi... rends-moi ça tout de suite... Chut!.. je crois qu'on vient d'ouvrir une fenêtre par là!.. (Il remonte.)

OLIVIER, qui, à la clarté de la lanterne, a examiné le trousseau.

Il y a un mois, un des orphelins de l'asile a été arrêté. On disait qu'il avait volé l'économe, et on a trouvé dans sa chambre des clefs et des instruments semblables aux clefs et aux instruments que voilà... Avec ces clefs, me disait-on, on ouvre toutes les portes, toutes les portes des autres, et il n'y a que les voleurs qui ont de ces clefs-là. (Au Matois qui redescend.) Vous êtes donc un voleur?

LE MATOIS, scandalisé.

Pour qui me prends-tu?... Rends-moi ça tout de suite!

OLIVIER.

Je ne vous rendrai rien, et je ne vous laisserai pas seul ici... Oh! la charité publique a fait de moi un honnête enfant; j'ai été élevé avec l'argent des autres, avec l'argent du maître de cette maison peut-être. Vous voulez voler celui qui fut un de mes bienfaiteurs? Eh bien! je défends celui-là, c'est une manière de m'acquitter envers les autres!

LE MATOIS, à part.

Il va nous faire pincer. (Lui sautant à la gorge.) Tu n'appelleras pas! et tu ne réveilleras personne!

OLIVIER, à demi étouffé.

A moi, Tom, à moi! (A ce moment Tom paraît derrière la grille; il se suspend par la gueule à la cloche, qu'il agite et disparaît ensuite.)

LE MATOIS.

Hein?

OLIVIER.

C'est lui, c'est Tom!...

LE MATOIS.

Allons donc! c'est impossible!

OLIVIER.

Oh! nous serons deux à présent contre vous.

LE MATOIS.

Non... ça ne peut pas être Tom... je l'ai noyé!... (Tom, qui a

sauté par-dessus le mur de clôture, arrive en jappant et s'élance sur le Matois qui cherche à lui échapper.)

OLIVIER.

C'est bien Tom, cette fois!

LE MATOIS.

Il est donc amphibie, cet animal-là? (Cherchant à se débarrasser de Tom qui s'attache à lui.) Hein! il va me dévorer... Diable! sauve qui peut! (Il s'enfuit par-dessus le mur du fond, Tom le poursuit et ils disparaissent.)

OLIVIER, rappelant son chien.

Tom! Tom!... Reviens, reviens à moi! (Olivier va suivre Tom, mais à ce moment un coup de feu part du côté gauche. Olivier, atteint à l'épaule, s'arrête.)

OLIVIER.

Ah! blessé!... je suis blessé!... On m'a tué peut-être... mais on n'aura pas volé. (Il vient tomber sur les marches du pavillon. On entend crier, courir dans la maison et dans le jardin. Au bruit, Anna ouvre la porte du pavillon et s'arrête en voyant à ses pieds Olivier évanoui.) (1)

ACTE TROISIÈME.

CINQUIÈME TABLEAU.

LE GUIDE.

Une salle basse de la maison de Bob : intérieur délabré occupant deux plans, et un pan coupé; au premier plan, à droite, une cheminée; au deuxième plan, une porte; au troisième plan, à gauche, en pan coupé, une fenêtre avec balcon ouvrant sur un quai; au fond, une porte avec guichet ouvrant sur la rue; au premier plan, à gauche, une porte conduisant dans l'intérieur, cette porte est élevée de quelques marches; au troisième plan, à droite, une armoire dans la muraille, en pan coupé; près de la cheminée une table chargée de registres, de cartons; un grand fauteuil, quelques chaises dépareillées.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROB, NANCY, assis tous deux.

BOB.

Enfin!... te voilà revenue... te voilà chez moi... chez toi, ma fille!.. Laisse-moi te regarder encore, ma Nancy... Que tu es belle, chère enfant!.. Ils me le disaient bien ceux qui revenaient de là-bas, et quand ils m'apportaient de tes nouvelles, eux qui arrivaient ici en guenilles et mourant de faim, en sortaient bien vêtus après avoir fait un bon repas, et avec de l'argent dans la poche... C'est toi qui payais tout cela, ma

(1) Voir, à la fin de la brochure : AVIS AUX DIRECTEURS DES THÉATRES DE LA PROVINCE.

pauvre absente, car c'est ton bien que je faisais valoir... je ne suis que ton caissier... La richarde, la millionnaire, c'est toi !

NANCY, préoccupée.

Oui, père, je sais... vous avez toujours été bon pour moi...

BOB.

Tu me dis cela d'un ton glacial... Comment, ton retour à Londres, qui a failli me rendre fou de bonheur, ne fait pas aussi ta joie ?

NANCY.

J'aurais voulu ne jamais quitter Botany-Bay, et comme j'y retournerais en vain maintenant, je voudrais être morte.

BOB.

Tu voudrais mourir, méchante fille ! et c'est à moi que tu oses dire cela ?

NANCY.

Oui, j'ai tort... je dois vous paraître ingrate... mais je ne sais pas déguiser ma pensée... Vous me parlez de bonheur et de joie quand j'ai le cœur brisé... quand les larmes m'étouffent !

BOB.

La cause de ces larmes, tu vas me la dire, et, quoi qu'il doive en coûter pour la faire cesser, je donnerai ce qu'il faudra sans compter et sans regrets. Voyons, mon enfant, conte-moi tes chagrins, dis-moi tout...

NANCY.

Quand j'ai quitté la colonie, je ne suis pas partie seule.. un homme m'a dû sa délivrance.

BOB.

Un condamné ?

NANCY.

Oui... mais non pas un coupable... Cet homme, je crois que je l'aime, mon père...

BOB.

Et il t'a abandonnée?..

NANCY.

Je ne l'accuse pas ; car cet abandon je devais le prévoir ; et si j'ai le malheur d'en souffrir, je n'ai pas le droit de m'en plaindre... il ne m'a pas trompée... il m'avait dit : J'aime une autre femme ! et quand j'ai favorisé sa délivrance, je savais que la pensée de la revoir faisait seule son désir de liberté. Le navire de commerce qui nous ramenait devait toucher aux côtes de France ; c'est durant une nuit qu'il s'en approcha... je dormais alors... Le lendemain, à mon réveil, Marcus, c'est l'homme que j'aime, Marcus n'était plus sur le navire, Marcus était en France.

BOB.

Comment, cet homme, tu l'aimais, ma Nancy, et il a dédaigné ton amour ! (Se levant.) Le sort te vengera, ma fille... la femme qu'il cherche, l'ingrat, elle l'a oublié !

NANCY, vivement, se levant aussi.

Ah !... ne me dites pas qu'il est malheureux, mon père, j'en mourrais !...

BOB.

Eh bien! non, mon enfant... ce que je dis, je ne le crois pas moi-même... je voudrais calmer ta douleur, et j'empire le mal... Comment, il n'y a pas une consolation à lui donner, un baume à mettre sur sa blessure?... (Comme frappé d'une idée.) Ah ! si fait... (Il va ouvrir un placard.) Tiens, regarde, ma Nancy, regarde !...

NANCY, avec indifférence.

C'est de l'or qu'il y a là !

BOB.

J'en ai encore ailleurs; j'en ai partout !... mes caves en sont pleines. (Bob tire de l'armoire un tiroir plein d'or, l'apporte sur la table et fait ruisseler les pièces.) Cela ne dit donc rien à ton cœur?

NANCY.

Non, rien...

BOB.

Parce que tu ne vois que le métal... spectacle qui suffit à me réjouir, moi qui suis vieux et désabusé des illusions du monde... Mais pour toi qui es jeune et belle, pour toi qui as le droit de briller et d'être ambitieuse, il y a là, vois-tu, des flots de perles, un lac de diamants, il y a la source de toutes les jouissances du luxe, la réalisation de tous les rêves de bonheur... une dot à tenter l'ambition d'un pair des trois royaumes... Sur ton voile de mariée, Nancy, tu porteras, si tu le veux, une couronne de duchesse !... tu peux la payer... tout cela est à toi... à toi... à toi !... (Un bruit précipité de pas et des cris Au secours !... se font entendre.) Hein ?... qui vient là ?.... (Il referme vivement le panneau après avoir replacé le tiroir.)

SCÈNE II.

BOB, NANCY, LE MATOIS, suivi de Tom. — Pâle, essoufflé et les habits en désordre, le Matois se précipite dans la salle basse et se cache à gauche.

LE MATOIS, d'une voix essoufflée.

Au secours ! au secours ! sauvez-moi ! (Tom s'élance dans la chambre et court à la porte de gauche.) C'est lui... lui... Tom !...

BOB.

Le chien que tu as dû noyer à Greenwich... N'approche pas de lui, ma fille.

NANCY, caressant et calmant Tom.

Pourquoi donc?... il n'est pas méchant avec moi... N'est-ce pas, Tom, que tu es un bon chien... et que tu n'attaques pas ceux qui ne te veulent pas de mal ? Tenez, voyez, mon père, s'il mord la main qui le caresse... (Elle présente sa main, Tom la lui lèche aussitôt.)

LE MATOIS, toujours dans son coin.

Ah! si on avait un fusil... quel bon moment pour se débarrasser de ce gredin-là!..

NANCY.

Je te défends de le tuer!...

BOB, au Matois.

Mais comment se fait-il?...

LE MATOIS.

Je vous dirai tout, quand il ne sera plus là pour se mêler de la conversation.

BOB.

On peut toujours l'enfermer.

NANCY.

Oui, chez moi!...

LE MATOIS.

Je ne me charge pas de l'y conduire.

NANCY, qui a ouvert la porte.

Viens, Tom, viens, mon ami... tant que je serai ici, il ne t'arrivera pas malheur... j'en réponds... (Le Matois se démasque pour voir le chien entrer dans la chambre... Tom s'élance par la porte que Nancy referme sur lui.)

LE MATOIS.

Ouf!... j'en échappe d'une belle.

BOB.

A présent, tu vas me dire...

LE MATOIS.

Nous étions arrivés chez le notaire, et j'allais entreprendre seul l'affaire à laquelle mon petit compagnon n'entendait rien du tout, quand ce maudit animal, que je croyais au fond de la Tamise, est venu nous déranger... Il avait retrouvé la piste de son jeune maître, qu'il découvrirait, je crois, quand on l'enterrerait à cent pieds sous terre...

NANCY.

Et qu'allait donc faire ce garçon chez un notaire, après la nuit close et ainsi accompagné?...

LE MATOIS.

Mais...

BOB, à demi-voix.

Tais-toi... (A Nancy.) Un recouvrement, ma fille... Ce sont des affaires de commerce qui n'ont pour toi aucun intérêt... ainsi laisse-nous... tu dois avoir besoin de repos... tout à l'heure j'irai t'embrasser.

NANCY, à part, avec un sentiment de honte.

Ah! j'ai compris!... ce que l'on disait là-bas était donc vrai?... Je remercie Dieu maintenant de l'abandon de Marcus... s'il eût mis les pieds dans cette maison, il aurait trop méprisé Nancy... (Elle sort par la droite.)

SCÈNE III.

BOB, LE MATOIS.

BOB.

Ah çà ! tu m'apportes le testament, n'est-ce pas?... ce que tu as pris en plus je ne veux pas le savoir... garde-le pour toi.

LE MATOIS.

Ce que j'ai pris?... Maître Bob... j'ai pris la fuite.

BOB.

Voilà tout ?

LE MATOIS.

Absolument tout.

BOB.

Maladroit!... Et pourquoi as-tu amené ce chien ici...

LE MATOIS.

Ah! par exemple, elle est bonne, celle-là... je demande à répondre... Vous m'aviez donné une jolie commission, vraiment, et un aide bien commode!... Une fois dans la maison, est-ce que le petit malheureux n'a pas voulu crier pour me faire arrêter?.. La colère m'a saisi, et je ne sais pas ce qui serait arrivé sans cet enragé de Tom qui m'a fait lâcher prise en se jetant sur moi... Alors je me suis mis à courir comme un dératé... Je filais comme une flèche... mais j'avais toujours ce diable de chien à mes trousses. Je croyais sentir ses crocs, je les sentais... il a dû me mordre quelque part; enfin, je suis venu tomber ici épuisé de fatigue et mourant de peur... Voilà comment j'ai amené Tom chez vous...

BOB.

L'orphelin de l'hospice a-t-il donc pu s'enfuir aussi ?..

LE MATOIS.

Je l'ignore... Vous m'aviez recommandé, dans le cas où nous serions surpris, de me sauver tout seul, je me suis religieusement conformé à ce conseil paternel : il est possible que le coup de feu que j'ai entendu de loin tirer dans la maison ait été à son adresse, je n'ai pas pu aller m'en informer, étant moi-même pour le moment très-occupé de ce coquin de Tom !.. Ah ! il s'est souvenu de Greenwich... c'est un duel à mort entre nous... Il veut ma peau... j'aurai la sienne !..

BOB.

Ma fille t'a défendu de le tuer... va-t'en...

LE MATOIS, à part.

Elle ne m'a pas défendu de le nourrir... je lui destine une boulette aussi appétissante que malsaine : je vais commander son souper chez l'apothicaire. (Il sort.)

SCÈNE IV.

BOB, seul.

L'affaire est manquée!.. Puis, ce coup de feu tiré sur ce petit Olivier m'inquiète... Qu'on lui prenne son héritage, cela ne changera rien à ses habitudes... Qu'on l'arrête et qu'on le juge; à son âge, il en sera quitte pour quelques mois de prison... Mais le sang répandu, c'est réel cela !.. On le voit, on le touche et ça fait peur... Je veux savoir ce qu'il en est... (Au moment où il se dispose à sortir, Nancy paraît.) Nancy !..

SCÈNE V.

NANCY, BOB.

NANCY.

Je viens vous dire adieu.

BOB.

Adieu, dis-tu ?.. Adieu !.. tu veux partir ?

NANCY.

Oui, ce soir même, à l'instant. Oh! ne me retenez pas, mon père; les mauvaises pensées sont contagieuses dans cette maison... C'est pour ne pas être à la fois ingrate et impie que j'ai résolu d'en sortir.

BOB.

La perte de ce Marcus a-t-elle donc égaré ton esprit?.. Est-ce le délire qui me parle?..

NANCY, avec calme.

Vous ne m'obligerez pas à demeurer ici... vous ne voudrez pas m'exposer à maudire la main qui me caresse, à appeler la vengeance de Dieu sur le toit qui m'abrite!

BOB.

Qui donc, Nancy, pourrait t'inspirer de pareilles pensées?

NANCY.

L'indignation, la honte : que diriez-vous, mon père, d'un homme riche à doter sa fille d'une couronne de duchesse, et qui, pour être payé de je ne sais quelle misérable dette, sacrifierait l'honneur et peut-être la vie d'un malheureux enfant?

BOB.

Tu sais?.. Est-ce qu'on l'a tué ?

NANCY.

Vous diriez, que c'est infâme, n'est-ce pas?

BOB, avec anxiété.

Je te demande si on l'a tué ?

NANCY.

Ah! grâce au ciel votre terreur me prouve du moins que vous ne l'aviez pas envoyé à la mort... Rassurez-vous, il existe...

BOB, comme soulagé.

Ah! mais comment a-t-on pu t'apprendre ?..

NANCY.

Tout à l'heure, au moment même où je rentrais chez moi, on frappait d'une étrange façon au volet de ma fenêtre... A peine l'eus-je entr'ouvert qu'une main, se glissant, jeta cette lettre dans ma chambre : «Pour maître Bob », me dit-on; puis j'entendis le bruit des pas se perdre au détour de la rue voisine...

BOB, regardant la lettre.

Et tu as ouvert cette lettre ?

NANCY, franchement.

Oui... Les paroles de l'ennemi de ce pauvre chien avaient été pour moi un commencement de révélation ; j'ai supposé que la suite était dans ce mystérieux écrit, j'avais deviné juste. (Lisant) : « Ton plan à merveilleusement réussi, maître Bob, et ta créance te sera payée; ce misérable enfant, l'innocent complice de l'expédition manquée, n'a pas su s'échapper. Vainement on l'a caché dans l'hôtel du notaire, espérant ainsi le soustraire aux recherches, mais l'hôtel est bien entouré, personne ne pourra s'évader cette nuit, et demain le fils de Henri Mildred et d'Anna Davidson sera dénoncé à la justice... »

BOB, rassuré.

Allons!.. allons!.. il y a moins de mal que je ne croyais...

NANCY.

Moins de mal!.. C'est par un crime que vous allez être payé... et vous le laisserez s'accomplir !

BOB.

Mon commerce à des exigences pénibles.

NANCY.

Ah!.. mais; tout cela c'est infâme ! Mes révoltes vous étonnent, n'est-ce pas? Avant de connaître Marcus, je n'avais que l'instinct du bien ; depuis que je l'aime, j'ai horreur du mal : aussi, plutôt que de toucher à vos richesses, c'est au travail, à l'aumône que je demanderai mon pain... (A part.) Je pourrai le manger celui-là, ce n'est pas le vol qui l'aura payé. (Haut.) Adieu, mon père!.. adieu !.. (Elle fait un mouvement comme pour s'éloigner.)

BOB.

Tu ne me quitteras pas, Nancy... Je ne peux pas avoir attendu tant d'années le retour de ma fille pour recevoir d'elle le coup de la mort.

NANCY.

Vous ne devez pas laisser dénoncer cet enfant.

BOB.

Eh bien! je tâcherai d'empêcher...Oh! mais tu ne me quitteras pas?

NANCY.

Je ne reste, mon père, que si vous me promettez de voir

son ennemi et d'obtenir de lui qu'il renonce à livrer un innocent à la justice...

BOB.

C'est convenu, je le verrai... je le verrai demain...

NANCY.

C'est demain que la dénonciation doit avoir lieu... Hâtez-vous de le voir ce soir même...

BOB.

Tu ne sais pas, ma Nancy, qu'il y va pour moi de dix mille guinées...

NANCY.

Ah ! vous voulez que je parte, mon père ?

BOB.

Non !.. j'y vais...

NANCY.

Vous me le jurez ?

BOB.

Sans doute, chère enfant... Tu vois, je pars... j'y vais... (Il sort.)

SCÈNE VI.

NANCY, seule. Elle se cache la tête dans ses mains avec un sentiment d'horreur.

Que de révélations en un jour !.. que de honte !.. O Botany-Bay, terre du châtiment !.. j'ai pu, dans mon ignorance de tant d'infamies, me révolter contre ta loi que je trouvais barbare... maudire ses exécuteurs que je jugeais inutilement cruels... je te calomniais, patrie de l'expiation !.. Non ! il n'y a pas trop de douleurs là-bas pour racheter les crimes qui se commettent ici. (La porte s'ouvre ; on voit un groupe d'hommes en rumeur qui entourent un autre homme et l'obligent, malgré ses efforts, à le suivre dans son mouvement d'irruption chez Bob.)

SCÈNE VII.

NANCY, LE MATOIS, PLUSIEURS HOMMES, HENRI.

NANCY, au Matois, qui entre le premier.

Eh bien !.. qu'est-ce qu'il y a ?..

LE MATOIS, tenant la porte ouverte.

Entrez !.. entrez vite !.. (Le groupe d'hommes, entraînant Henri, se précipite comme un flot dans la salle basse. On ferme aussitôt la porte.)

HENRI, se débattant au milieu du groupe.

Que me voulez-vous ?.. Qui êtes-vous ?.. Où m'entraînez-vous donc ?..

NANCY.

Marcus !

HENRI.

Nancy !

NANCY, aux hommes.

Vous l'aviez attaqué ?

LE MATOIS.

Pas du tout, on l'a sauvé ! Les camarades avaient reconnu en lui un compagnon d'exil; comme il allait se trouver pris entre deux patrouilles de watchmen, on s'est fait signe, on l'a enveloppé... Ni vu, ni connu, le v'là en sûreté.

HENRI, encore étourdi de la surprise, s'adressant à Nancy.

Où suis-je donc ici ?

NANCY, hésitant à répondre.

Vous êtes...

LE MATOIS.

Parbleu! dans notre lieu d'asile à nous autres, chez maître Bob... chez le grand-père de Nancy... Vous n'avez plus rien à craindre à présent... (Aux autres.) Et nous, chacun à nos petites affaires.

LES HOMMES.

Au revoir, Marcus ! (Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

HENRI, NANCY.

NANCY, avec vivacité à Henri, dès qu'ils sont seuls.

Marcus, tu m'as promis de ne jamais me mépriser... En me voyant ici, te sens-tu la force encore de tenir cette promesse ?

HENRI.

Je ne veux plus savoir ce qu'on m'a dit de cette maison... J'oublie quels sont ceux qui m'y ont amené... et je dis à celle qui m'y reçoit : Merci, ma sœur !

NANCY, avec des larmes de joie.

Ah! ces paroles me font du bien... Tiens, je ne me trouve plus malheureuse et je me sens meilleure... Te voilà donc à Londres, mon Marcus. (Se reprenant avec intérêt.) Mais alors c'est qu'elle n'était plus en France ? Toi qui espérais tant !.. Que tu as dû souffrir !

HENRI.

Le ciel m'a pris en pitié après cette dernière épreuve, et aujourd'hui même il nous a réunis.

NANCY, comme saisie d'un serrement de cœur.

Ah ! tant mieux, mon ami, tant mieux !

HENRI.

Tu souffres, Nancy ?

NANCY.

Non, j'écoute... j'écoute... Mais tu ne pourras pas rester dans cette ville où tant de périls te menacent, tu le vois ; un

hasard ne te sauvera pas toujours... Marcus, mon ami, veille bien sur toi !

HENRI.

Que Dieu me garde, Nancy ! Je n'ai plus le droit de veiller sur moi-même, jusqu'à ce qu'enfin j'aie retrouvé mon fils.

NANCY.

Tu avais un fils... Ah ! mon amour pour toi est plus fort et plus pur que je ne croyais !.. il me fait heureuse de ton bonheur.

HENRI.

Oui, ma généreuse Nancy, oui, j'ai un fils... pauvre enfant qui doit se croire orphelin... Oh ! ma vie a un but à présent : retrouver cet enfant et le rendre à sa mère.

NANCY, par inspiration.

Marcus, parle-moi franchement : quelles ressources as-tu pour t'aider dans tes recherches ?

HENRI.

J'ai mon courage.

NANCY.

Veux-tu de l'or ?

HENRI.

De l'or !

NANCY.

Oh ! j'en ai... j'en ai beaucoup... mon père me l'a dit... Accepte... Ce n'est pas un don... c'est la restitution qui commence... Tu refuses ?

HENRI.

Je ne repousse pas tes bienfaits, mais mon œuvre sera peut-être plus facile à accomplir que je ne le suppose... Laisse-la-moi tenter seul et sans secours d'abord. Si j'ai besoin de toi... tu le sauras, Nancy ; je te le promets... tu le sauras.

NANCY.

Tu vas partir déjà ?

HENRI.

Une mère souffre et attend !

NANCY.

C'est vrai... Va, mon frère, va ! (Émue au point de ne pouvoir le suivre.) Ah ! mais, souviens-toi que tu m'as promis de compter sur Nancy !

HENRI.

Oui ! oui ! Toi, compte sur l'éternelle reconnaissance d'Anna Davidson et de Henri Mildred. (Il remonte vers le fond. Nancy, frappée de saisissement à ce nom, veut pousser un cri, mais elle reste sans voix ; puis elle s'élance comme pour retenir Henri, il a déjà disparu.)

SCÈNE VIII.

NANCY, seule.

Marcus s'appelle Henri Mildred... Ah ! c'est le fils de Marcus que le vieux Bob voulait faire condamner... Mais y a-t-il

bien renoncé?.. tiendra-t-il sa promesse? verra-t-il cet homme?.. Non, mon père me trompe; il faudrait sacrifier dix mille livres à une bonne action... l'amour de l'or l'emportera... Le piége est tendu... la haine et l'intérêt conspirent, l'innocent doit succomber... Et ne pas savoir dans quel quartier, dans quelle rue est située la maison où l'on croit si bien caché le fils de Marcus! Interroger, ce serait peut-être livrer plus vite ce pauvre enfant à la justice! Que faire?.. que faire?.. Ah!.. vous m'inspirez, mon Dieu! vous m'inspirez! (Elle entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE IX.

BOB, puis NANCY.

BOB, entrant par le fond.

Je n'ai pas trouvé sir Barckley. J'y comptais bien un peu... Il est tard, fermons bien tout... C'est pour la dernière fois que je me barricade ici; demain, liquidation générale, règlement avec mon notaire... m'en voilà pour toute une grande journée de courses... J'aurai besoin de forces, allons dormir. (Il prend la lampe et se dirige vers la chambre, et jetant un coup d'œil partout.) Tout est bien clos!

NANCY, paraissant sur le seuil de la chambre.

Mon père! (Elle rentre vivement.)

BOB, se retournant.

Hein!.. (Rassuré.) Non, rien... allons rêver à mon or et à ma Nancy. (Il sort. — Dès que Bob est entré chez lui, Nancy sort de sa chambre, va à la porte du fond comme pour l'ouvrir et s'arrête découragée, voyant qu'elle ne peut sortir.)

NANCY.

Fermée!.. Oh! cette porte est fermée! (Elle court à la fenêtre qu'elle ouvre.) Cette fenêtre, elle ouvre sur le quai... et ce quai est désert... Mais comment descendre!.. Ah! ce rideau!.. (Elle arrache un des rideaux et l'attache au balcon.) C'est cela... (Elle va à droite ouvrir la porte.) A présent, Tom, montre-moi le chemin. (D'un bond, Tom saute par-dessus le balcon, et le rideau tombe au moment où Nancy se dispose à descendre.)

ACTE QUATRIÈME

SIXIÈME TABLEAU.

LE TESTAMENT.

Un salon : fenêtre au fond; deux portes à gauche; enfin, porte à droite cachée dans la tapisserie, et donnant entrée dans un cabinet en vue du public; dans ce cabinet, quelques meubles. A droite, deux marches conduisant à une porte ouvrant sur un escalier dérobé, au deuxième plan, à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOLTON, ANNA, assis tous deux.

BOLTON.

Ma chère Anna, je veux bien croire avec vous à l'innocence relative de M. Henri Mildred, mais la déclaration qu'il apporte, et qui a suffi pour le justifier à vos yeux, serait sans valeur auprès de ses juges. Il faut donc que M. Mildred évite avec soin d'être reconnu, il serait immédiatement arrêté; il faut qu'il abandonne au plus tôt l'Angleterre.

ANNA.

Il ne s'y résoudra pas tant qu'il aura l'espoir de retrouver notre fils.

BOLTON.

Vous m'avez dit que M. Mildred devait venir vous rendre compte du résultat de sa visite à Noëmi?

ANNA.

Oui, mon ami, et mon cœur compte les minutes.

BOLTON.

J'ai donné l'ordre d'introduire auprès de vous, et sans lui adresser de questions, la personne qui demanderait à vous voir. Je causerai avec M. Mildred, j'examinerai les deux pièces sur lesquelles pourraient se fonder une accusation contre M. Barckley. Enfin, ma chère Anna, comptez sur mon dévouement, sur mon amitié.

ANNA.

Ne m'en avez-vous pas donné une nouvelle preuve en m'aidant à cacher ici ce pauvre enfant que j'avais trouvé blessé, évanoui sur les marches du pavillon?

BOLTON.

Vous aviez reconnu ce malheureux qui avait excité déjà votre intérêt, vous avez pu le dérober aux premières recherches; et quoique les apparences fussent toutes défavorables à ce jeune homme, j'ai cédé à la pitié que m'inspirait son âge.

ANNA.

Où est-il ?

BOLTON.

Il a passé la nuit chez moi... Il s'est rappelé que je lui étais déjà venu en aide dans je ne sais quelle circonstance, et il me bénissait, le pauvre garçon, parce que, n'osant appeler un médecin, je pansais moi-même sa blessure, qui, grâce au ciel, est légère. Mais il eût été difficile de le dérober longtemps aux regards; la police, d'ailleurs, était peut-être sur ses traces, la prudence ne me permettait donc pas de le garder ici. J'ai résolu d'envoyer cet enfant à ma ferme de Lancastre, là il serait en sûreté.

ANNA.

Sans doute.

BOLTON.

Il doit partir avec George, à qui il a bien fallu me confier. Ils vont descendre par le petit escalier dérobé, et pourront ainsi, sans être vus de personne, gagner le jardin et sortir de la maison.

ANNA.

L'escalier dont vous parliez ne communique-t-il pas avec cet appartement?

BOLTON, se levant ainsi qu'Anna.

Oui, par ce cabinet.

ANNA.

Et vous dites que cet enfant va passer là... si près de nous ?..

BOLTON.

Je vous devine, vous auriez voulu revoir encore une fois votre protégé ?

ANNA.

Oui, ne fût-ce qu'un moment, et pour lui donner un peu de courage.

BOLTON.

Rien de plus facile. (Au moment où Bolton va entrer dans le cabinet, un domestique paraît dans le salon.)

ANNA, vivement à Bolton.

Quelqu'un !

BOLTON.

Que me veut-on?

LE DOMESTIQUE.

Sir Édouard Barckley se rend, dit-il, à votre invitation.

BOLTON.

En effet, voici bientôt l'heure fixée pour l'ouverture du testament... Sir Édouard Barckley est dans ce salon? (Il indique la gauche.)

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

BOLTON.

C'est bien.

LE DOMESTIQUE.

Ah! j'oubliais de dire à Monsieur qu'il y a au parloir un étranger qui a demandé miss Anna Davidson.

ANNA, bas à Bolton.

C'est Henri, mon Dieu!.. s'il était aperçu de sir Édouard!

BOLTON, bas.

Il faut à tout prix éviter cette rencontre. Recevez M. Mildred, je vais rejoindre M. Barckley. (Haut.) Amenez ici cet étranger. (Bas à Anna.) Dites à M. Mildred que je veux le voir, lui parler... Retenez-le donc jusqu'après la lecture du testament. (Il sort.)

SCÈNE II.

ANNA, puis HENRI.

ANNA.

Henri... il doit avoir vu Noëmi. Mon Dieu! je n'ose espérer... mais vous êtes si bon, Seigneur, et j'ai tant souffert!

LE DOMESTIQUE, introduisant Henri.

Voici la personne qui demandait milady.

ANNA, se contenant à peine.

Ne laissez plus entrer dans ce salon. (Le domestique sort.)

ANNA, allant à Henri qui reste immobile et muet.

Henri, nous sommes seuls, et j'hésite à vous interroger... Noëmi?

HENRI.

Noëmi est morte.

ANNA.

Morte!

HENRI.

Depuis trois mois... et personne, à Clarence, ne sait ce qu'est devenu l'enfant autrefois confié à ses soins... Mais les registres de la paroisse, consultés par moi, ne mentionnent nulle part le décès de votre fils.

ANNA.

Ah!..

HENRI.

Cet acte est donc faux, et Barckley, qui avait à me rendre compte de mon honneur, me devra compte aussi de la vie de notre enfant.

ANNA.

Mon fils que j'ai tant pleuré, mon fils existerait!.. Mais qui pourra me mettre sur sa trace.

HENRI.

Barckley... oui, Barckley, que je ne puis traîner devant un

tribunal, car il niera sa complicité. Mais on peut le forcer à tout avouer... et il avouera, s'il tient à la vie.

ANNA.

Henri... vous me faites peur...

HENRI.

Si Dieu m'a soutenu durant quatorze années d'épreuves, si par un miracle il m'a ramené en Angleterre, s'il nous a réunis, croyez-vous que ce ne soit pas pour que sa justice frappe enfin celui que ne peut atteindre la justice humaine. Si Dieu m'a fait vivre, Anna, c'est pour qu'en son nom je punisse et que je venge... Je sais que Barckley est dans cette maison : la vérité que je cherche, lui seul peut nous l'apprendre, et il va nous la dire.

ANNA, le retenant.

Songez donc qu'il lui suffira d'appeler, et que tout le monde lui viendra en aide contre le fugitif de Botany-Bay... mieux vaut attendre, mieux vaut surtout éviter un éclat qui ne perdrait que vous, Henri... Tout à l'heure nous consulterons M. Bolton... Après vous avoir entendu, il interrogera, il accusera sir Édouard, et on l'écoutera, on le croira, lui... Mais, je vous le demande à genoux... Henri, pas de menace, pas de vengeance... le sang versé porte malheur! (Bruit au dehors.) Écoutez... écoutez... (Allant à la fenêtre.) Pourquoi tout ce monde?... Dans la foule je distingue des watchmen! Auriez-vous été reconnu, seriez-vous poursuivi? (Henri remonte vers la fenêtre.) Ah! ne vous montrez pas!..

SCÈNE III.

LES MÊMES, GEORGE, OLIVIER, dans le cabinet.

(George ouvre vivement la porte qui, de l'escalier dérobé, conduit dans le cabinet ; il fait entrer Olivier et referme la porte de l'escalier.)

GEORGE.

Je crois que personne ne nous a vus rentrer... je vais prévenir M. Bolton... attendez là... (Il ouvre la porte qui, du cabinet, conduit dans le salon ; au bruit, Anna, qui était à la fenêtre, se retourne avec effroi.)

ANNA.

Ah!..

GEORGE, apercevant Henri.

Milady n'est pas seule...

ANNA.

Oh! vous pouvez parler devant Monsieur, dites-moi vite ce qui se passe.

GEORGE.

Comme milady l'a su peut-être, j'avais emmené le petit Olivier, je devais le conduire...

ANNA.

A la ferme de M. Bolton.

GEORGE.

C'est cela... J'avais pris l'escalier dérobé, traversé le jardin et gagné la petite porte.

ANNA.

Eh bien?

GEORGE.

Je vois beaucoup de monde, ça m'inquiéte... on parlait assez haut dans les groupes, j'écoute et j'entends un wacthman qui disait : Nous sommes sûrs qu'il est dans cette maison, et jusqu'à l'arrivée du shériff, nous avons ordre de ne plus laisser sortir personne.

ANNA.

De qui voulait parler cet homme?..

OLIVIER, dans le cabinet, écoutant Anna.

Cette voix!..

GEORGE.

Mais... du petit Olivier... il n'y a personne autre ici dont la justice ait à s'occuper.

ANNA, vivement.

Vous avez raison. Qu'avez-vous fait alors?..

GEORGE.

J'ai refermé doucement la porte, j'ai repris l'enfant par la main, et je l'ai fait remonter plus vite que je ne l'avais fait descendre.

ANNA, bas, à Henri.

Henri!.. c'est vous peut-être qu'on poursuit et qu'on cherche.

GEORGE.

J'ai ramené Olivier dans ce cabinet, où personne n'entre jamais; il faut espérer qu'on ne le découvrira pas, autrement nous pourrions bien être compromis.

OLIVIER, entrant vivement dans le salon.

Compromis pour moi... M. Bolton et vous milady!.. Oh! non pas. Plutôt que de causer une inquiétude, un chagrin à mes bienfaiteurs, j'irai me livrer aux watchmen... On veut m'arrêter... eh bien! je ne me cacherai plus, qu'on me prenne, me voilà.

ANNA.

Calmez-vous, mon ami... George, veillez au dehors et surtout pas un mot qui puisse révéler sa présence ici... Allez!.. (George sort.)

OLIVIER.

Pourquoi tant de précautions, tant de craintes, le coupable seul a peur de la justice et fuit devant elle; je n'ai pas peur et je ne veux pas fuir... car je ne suis pas coupable, moi!

HENRI, qui a regardé et écouté Olivier avec intérêt.

Cet accent est bien celui de la vérité... De quel crime peut-on l'accuser?..

ANNA.

Oh!.. je ne l'accuse pas... Mais comment expliquera-t-il sa présence, au milieu de la nuit, dans cette maison où il était... inconnu. Comment expliquera-t-il surtout la possession de fausses clefs trouvées à côté de lui?..

OLIVIER.

Rien de plus facile, Madame, je dirai la vérité aux juges... Je dirai qu'ayant suivi à Londres un vieux monsieur, afin de retrouver mon chien qu'on m'avait volé... J'attendis chez ce vieillard jusqu'à la tombée de la nuit... et puis, il me confia à un homme qui allait, me disait-on, me faire rendre Tom... C'est seulement à notre arrivée mystérieuse dans cette maison que je compris dans quelle intention mon compagnon y était venu... Si je suis resté, c'est pour l'empêcher d'accomplir son mauvais dessein... Si on a trouvé près de moi les fausses clefs dont il voulait se servir, c'est que je les lui avait prises; enfin, s'il ne m'a pas tué pour étouffer mes cris, c'est que Tom est venu à mon aide... Pauvre Tom!.. le coup de feu qui m'a frappé a dû aussi l'atteindre, puisqu'en rouvrant les yeux je ne l'ai pas retrouvé près de moi... Il ne m'aurait pas abandonné... je ne l'ai pas revu... c'est qu'il est mort!.. Oh! vous me croyez, milady, n'est-ce pas? vous me croyez?..

ANNA.

Oui, mon enfant, pour qui t'écoute et te regarde, le doute est impossible.

OLIVIER.

Vous voyez donc bien : il est inutile que je me cache... j'aurais tort d'avoir peur de la justice... pour être plus tôt libre, je vais me faire arrêter tout de suite.

HENRI.

Pas d'imprudence!.. Peux-tu désigner la maison dans laquelle tu as été conduit?

OLIVIER.

Non, Monsieur, je vous l'ai dit, je ne connais pas Londres.

HENRI.

Sais-tu au moins le nom de ce vieillard qui t'a trompé, le nom du misérable qui voulait faire de toi son complice?..

OLIVIER.

Non, Monsieur.

HENRI.

Vous l'entendez. Anna, rien ne viendra à l'appui de sa justification. (A Olivier.) Tu n'as ni parents, ni amis qui puissen venir témoigner pour toi?..

OLIVIER.

Je n'ai ni amis, ni famille, Monsieur... je ne suis qu'un en-

fant abandonné, élevé par charité à l'asile des orphelins de Greenwich.

HENRI.

Oh! garde-toi bien alors de te livrer à ceux qui te cherchent, tu serais perdu!.. Cachez-le bien, Anna, épargnez-lui la honte d'un arrêt infamant, épargnez-lui l'horrible douleur de s'entendre condamner pour un crime dont la seule pensée le révolte et l'indigne.

ANNA.

Oui, vous avez raison, mon ami. Notre fils aussi est abandonné peut-être, et se croit orphelin. Protégeons, sauvons l'orphelin que la Providence met sous notre garde, pour que, s'il souffre et s'il est en danger loin de nous, la Providence protége et sauve notre enfant. (A Olivier.) Tu partiras, mais ce soir seulement... quand il te sera possible de gagner, sans danger, l'asile qu'a choisi pour toi M. Bolton. Là, tu n'auras plus rien à craindre, là tu prieras pour que la vérité se découvre et te justifie, là tu prieras aussi, n'est-ce pas, pour l'enfant d'Anna Davidson et de Henri Mildred.

OLIVIER.

Pour votre enfant... Oh! oui... oui... milady Anna Davidson, Henri Mildred! Oh! ces deux noms-là... Olivier ne les oubliera plus!... (Il leur baise les mains. A ce moment on frappe doucement à la porte de gauche.)

ANNA.

Écoutez... on frappe à cette porte... c'est George qui veut m'avertir, sans doute.

HENRI, à Olivier.

Viens... viens vite... (Il le fait entrer dans le cabinet.)

ANNA.

Évitez aussi les regards, Henri; je n'ai pas à trembler que pour lui... Quoi que vous entendiez, quoi qu'il arrive, promettez-moi, jurez-moi que vous ne vous montrerez pas à sir Édouard!

HENRI, sortant.

Je vous le promets!... (Anna le presse d'entrer dans le cabinet, dont elle referme vivement la porte en voyant paraître George d'abord, qui place des siéges; puis, après George, Bolton, Barckley, deux témoins.)

SCÈNE IV.

HENRI, OLIVIER, dans le cabinet, BOLTON, BARCKLEY, DEUX TÉMOINS, GEORGE.

GEORGE, entrant et regardant.

Bien... j'ai donné à milady le temps de faire rentrer le petit Olivier...

BARCKLEY, allant saluer Anna.

Miss Anna... ma chère cousine!

HENRI, dans le cabinet.

Barckley !... c'est lui... Barckley !

BARCKLEY.

Je viens d'apprendre par M. Bolton que, pour obéir aux intentions exprimées par ma tante, il vous avait priée de revenir à Londres... Permettez-moi de me féliciter de ce retour... J'espère que ma tante, en sauvegardant mes intérêts, aura su respecter les vôtres. Je vous avais toujours défendue près d'elle.

ANNA, à part.

La vue de cet homme me fait mal!

HENRI, à part.

Mon Dieu ! vous ne pouvez pas vouloir qu'un tel misérable reste impuni!

BOLTON.

Miss Anna, aux termes de la loi, j'ai dû appeler deux témoins pour procéder régulièrement à l'ouverture du testament de milady Davidson... Ces Messieurs ont bien voulu m'assister. (Aux témoins.) Prenez place, Messieurs ! (Pendant qu'on se place sur les siéges préparés par George, Olivier, qui semblait lutter contre la souffrance, pâlit, chancelle et tombe sur un petit divan placé dans le cabinet.)

HENRI, remarquant sa faiblesse.

Qu'as-tu donc, mon ami?

OLIVIER.

Oh ! rien, rien, Monsieur; seulement, je crois que ma blessure s'est rouverte...

HENRI.

En effet, l'appareil s'est dérangé... Attends, mais résiste à ta douleur... Pas un cri qui puisse nous trahir!

OLIVIER.

Oh ! soyez tranquille, Monsieur, je suis habitué à souffrir! (Henri, qui a ouvert la manche de la veste d'Olivier, panse la blessure.)

BARCKLEY, à part, en s'asseyant.

Vous allez avoir une grande joie, ma chère cousine, mais vous la payerez cher. Olivier est caché dans cette maison, j'en suis sûr; attendons!

BOLTON, qui, pendant ce temps, a ouvert le portefeuille et en a tiré le testament.

Voici l'acte que m'a remis, quelques jours avant de mourir, milady Davidson; vous voyez que l'enveloppe qui le renferme, et qu'elle avait scellée elle-même, est restée intacte.

BARCKLEY.

Parfaitement.

BOLTON.

Ce testament a été écrit par la défunte, et personne, m'a-t-elle dit en me le confiant, personne ne connaît les dispositions qu'il contient.

BARCKLEY, à part.

Excepté moi... (Haut.) Nous vous écoutons, Monsieur...

BOLTON, lisant.

« Devant Dieu et devant les hommes, je remercie le digne pasteur, M. Duncan... Grâce à lui, j'ai su que de l'union secrète d'Anna Davidson, ma nièce, et de M. Henri Mildred, il était né un fils... J'ai su que cet enfant avait été enlevé en mon nom à Noëmi Bowels, à laquelle on avait fait signer, à prix d'or, une fausse déclaration de décès. Noëmi, près de paraître devant le Juge suprême, a confessé sa faute à M. Duncan et lui a avoué que l'enfant qu'Anna Davidson pleure depuis quatorze ans, existe encore. »

ANNA.

Il existe!

HENRI, écoutant avec intérêt.

Mon fils!

OLIVIER, dont le pansement est terminé.

Bonne milady! qu'elle doit être heureuse!

BARCKLEY.

Croyez bien, ma cousine, que je prends part à votre joie...

ANNA, à Bolton.

Continuez, Monsieur, continuez.

BOLTON.

« Il avait été porté par un inconnu à la maison d'asile des orphelins de Greenwich. »

ANNA, HENRI ET OLIVIER.

Greenwich!

BOLTON, continuant.

« La mort, qui s'approche et me glace déjà, ne me laisse plus qu'un seul moyen de réparer et le mal que j'ai fait et le crime commis en mon nom. Je déclare donc désigner pour légataire universel le fils d'Anna Davidson et de Henri Mildred, élevé à l'hospice des orphelins sous le nom d'Olivier dit Patience. »

ANNA, faisant un mouvement vers le cabinet.

Olivier est mon fils!

BOLTON, la retenant.

Prenez garde!...

OLIVIER.

Ma mère! j'ai une mère! (Il va s'élancer, Henri le retient.)

HENRI.

Tais-toi! mon fils... tais-toi... (Henri étouffe la voix d'Olivier sous ses baisers.)

BARCKLEY, ramassant le testament que Bolton a laissé tomber.

Allons, me voilà déshérité... Mais vous n'avez pas tout lu, monsieur Bolton; il y a, je le vois, une seconde clause dans le testament... elle est peut-être aussi intéressante que la première. Lisez! (Lui présentant le papier.) Lisez donc!

BOLTON, lisant.

« Pourtant cette disposition sera nulle, si, ne démentant point une fatale origine, Olivier avait déjà commis une action honteuse et coupable... Dans ce cas, ma fortune reviendrait à M. Édouard Barckley... Signé : Clarisse Davidson. »

ANNA, s'oubliant.

Mon fils est innocent, Messieurs, je vous le jure !..

BARCKLEY.

Pourquoi le défendez-vous? personne ne l'accuse... Il ne reste plus qu'à nous transporter à l'asile de Greenwich; là, nous constaterons l'identité du jeune Olivier, et, s'il est digne des bontés dont l'accable milady Davidson, je n'essayerai pas même de faire valoir des droits qu'on a trop méconnus peut-être! Je me résignerai. Allons, Messieurs, à Greenwich!

ANNA.

O mon Dieu !

GEORGE, entrant et annonçant.

Monsieur le shériff !

TOUS.

Le shériff !

BARCKLEY, triomphant, à part.

Allons donc !..

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE SHÉRIFF, WATCHMEN.

BOLTON.

Monsieur le shériff chez moi !

LE SHÉRIFF.

C'est au nom de la loi que je me présente.

GEORGE, qui a passé près d'Anna.

Si on trouve la cachette, Olivier est perdu !

LE SHÉRIFF.

Il y a eu ici cette nuit une tentative de vol.

BOLTON.

Je n'ai pas porté plainte.

LE SHÉRIFF.

Vous avez eu tort; vous, officier public, vous ne pouvez vouloir favoriser l'impunité du coupable... Un avis qui nous est parvenu nous donne la certitude que deux misérables, partis hier au soir de la maison de Bob, le receleur...

HENRI.

Bob !

LE SHÉRIFF.

Se sont introduits dans votre demeure. Un seul en est sorti;

l'autre, à votre insu, y a trouvé un asile... J'ai donné ordre de faire les perquisitions les plus scrupuleuses.

GEORGE, timidement.

Et ces messieurs n'ont rien trouvé ?

LE SHÉRIFF.

Il reste à visiter cette partie de la maison.

BARCKLEY, qui ne quitte plus Anna des yeux.

Pourquoi cette émotion, ma cousine ? Quel intérêt pouvez-vous prendre à un voleur ?.. Laissez la justice suivre son cours, et ne pensez qu'à votre fils, heureuse mère !.. (Anna chancelle et retombe sur un fauteuil.) Voyez donc, Messieurs, ma cousine se trouve mal.

OLIVIER, effrayé.

Ma mère ! (En voulant s'élancer vers la porte du cabinet, Olivier a renversé un guéridon.)

HENRI, le retenant.

Imprudent ! si tu te livres, tu vas la tuer ! (Au bruit, tous les regards se sont portés vers le cabinet.)

LE SHÉRIFF.

Le bruit est venu de ce côté.

BARCKLEY, à part.

Il est là !

HENRI, apercevant la porte de l'escalier dérobé et la montrant à Olivier.

Enfant, tu peux leur échapper par cet escalier peut-être... Pars... on ne te poursuivra pas... Va... va... (Il le pousse dehors.)

LE SHÉRIFF.

Monsieur Bolton... faites ouvrir cette porte !

ANNA, à Bolton.

Mon ami... mon ami... ne le perdez pas !

LE SHÉRIFF.

Vous avouez donc, Madame, que quelqu'un est caché là ?

BARCKLEY.

Ce ne peut être que le voleur... Eh bien, cette porte, ouvrez-la donc !

GEORGE.

Je cherche les clefs, Monsieur.

BARCKLEY.

Hâtez-vous, alors !

OLIVIER, rentrant vivement.

Poursuivi aussi de ce côté... je suis perdu.

NANCY, paraissant avec Tom à la porte de l'escalier dérobé.

Tu es sauvé !

HENRI.

Nancy !

OLIVIER.

Tom !..

NANCY.

C'est lui qui m'a guidée; viens!.. viens! (Elle disparaît avec Olivier.)

HENRI.

Je leur donnerai le temps de fuir.

BARCKLEY.

Oh! c'est trop attendre une clef qu'on ne veut pas donner... Faites briser cette porte!

HENRI, ouvrant.

C'est inutile... On cachait ici un déporté de Botany-Bay, qui a rompu ses fers; on cachait ici Henri Mildred, et Henri Mildred, c'est moi... (Mouvement général.)

ACTE CINQUIÈME.

SEPTIÈME TABLEAU.

LE BARIL D'OR.

Même décoration qu'au quatrième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOB, UN JEUNE CLERC.

BOB, assis, examinant des papiers.

Ce sont les titres de propriété... Et vous êtes sûr que rien n'y manque?

LE JEUNE CLERC.

Ils ont été collationnés à l'étude, mais nous pouvons vérifier encore.

BOB.

Non... ne touchez à rien... (Le clerc, en voulant reprendre des papiers, a fait tomber un des deux pistolets posés sur le bureau de Bob.) Qu'est-ce que vous avez fait tomber?

LE JEUNE CLERC, ramassant.

C'est un vieux pistolet.

BOB.

Prenez garde... il est chargé.

LE JEUNE CLERC, le posant vivement sur la table.

Chargé!

BOB.

Oui, c'est une précaution que je prends toujours quand je cause d'affaires. Asseyez-vous donc!

LE JEUNE CLERC, à part.

Oh! le vilain client!..

BOB.

Et ce vieux parchemin?

LE JEUNE CLERC.

C'est l'acte de la grande chancellerie.

BOB.

Ah! oui, qui autorise l'acquéreur à prendre le nom de la terre; privilége précieux, j'y tiens particulièrement... C'est bien! (Le clerc se lève et remet sa chaise en place. — A lui-même.) Tu te déplais à Londres, ma Nancy... Sois tranquille, nous aurons un beau château au fond de l'Angleterre. (Haut, et cherchant.) Et la quittance?.. je ne la vois pas... Je ne paye qu'une fois, entendez-vous? c'est bien assez.

LE JEUNE CLERC, la lui donnant.

La voici, Monsieur; d'ordinaire, elle se donne en recevant les épingles pour l'étude.

BOB.

Des épingles! Mon bon ami, en fait d'épingles, je vous donnerai un conseil... On m'a presque ri au nez quand je me suis présenté chez vous pour conclure mon acquisition.

LE JEUNE CLERC.

Dame! il s'agissait d'une si grosse somme...

BOB.

Oui, et l'apparence me faisait du tort... A l'avenir, ne faites pas fi de tous les habits en guenilles, il y en a plus d'un dont la doublure est dorée... Vous n'aviez pas deviné cela... c'est que vous n'êtes qu'un sot!.. Je vous offre le bonjour!

LE JEUNE CLERC, à part.

Ah! le vilain client! (Il sort.)

SCÈNE II.

BOB, seul.

Demain, je les aurai quittées mes guenilles et je serai loin d'ici... Quant à mes... industriels, je les réunis ce soir à la taverne de *la Licorne*, dans un banquet d'adieu... Grâce à la petite note anonyme que j'ai fait parvenir à qui de droit, la rafle qui aura lieu au dessert me permettra de partir tranquille sur le sort de tous ceux qui m'intéressent... je ne laisserai personne sur le pavé... Nancy s'est enfermée dans sa chambre... je la préviendrai tout à l'heure que nous partirons demain au point du jour... Je suis seul... bien seul... commençons mon déménagement. (Cherchant.) Ah! le petit caveau d'abord... (Il roule un baril, qu'il prend sous l'escalier, jusqu'au

fauteuil, en disant :) Je tiens à faire ces choses là-moi-même... (On frappe.) Qui vient me déranger? (Signal.) Ah! c'est un des miens, je puis ouvrir.

SCÈNE III.

BOB, LE MATOIS.

LE MATOIS, entrant.

Tiens! vous rangez votre cave, maître Bob... Ce doit être du madère ou du xérès...Voulez-vous que je vous aide ?

BOB, l'empêchant d'approcher du baril.

Je te défends de toucher à ça!

LE MATOIS.

Vous avez peur de mes mains... c'est qu'il y a des valeurs là-dedans.

BOB.

Des valeurs!.. veux-tu les voir?

LE MATOIS.

Je serais flatté de cette marque de confiance.

BOB, enlevant le couvercle du baril.

Regarde !

LE MATOIS, reculant.

De la poudre?

BOB.

Oui, de la poudre...

LE MATOIS.

C'est dangereux d'avoir de ces choses-là chez soi.

BOB.

Au contraire, c'est ce qui fait ma sécurité. Ah çà! tu as fait mes invitations, j'espère?

LE MATOIS.

Oui, maître Bob... ils ont tous accepté.

BOB.

Très-bien, mon garçon!.. Ainsi ils seront au moins cent cinquante?

LE MATOIS.

Juste... (Avec intention.) En ne me comptant pas.

BOB.

En ne te comptant pas!.. Qu'est-ce que ça veut dire?

LE MATOIS.

Je ne serai pas du souper.

BOB.

Par exemple! toi, mon Benjamin !..

LE MATOIS, le regardant fixement.

Vot' Benjamin?.. Ah! grand Bob!.. vous êtes un affreux gueux !

BOB, inquiet.

Que veux-tu dire, mon bon ami?

LE MATOIS.

Si vous tenez tant à ce que j'aille à *la Licorne*, c'est pour que je sois pincé avec les camarades.

BOB.

Quelle folie! quel enfantillage!

LE MATOIS.

Oh! ça m'est égal, que les autres soient happés, si je ne suis pas de la chose, et si je pars avec vous.

BOB.

Avec moi!

LE MATOIS.

Aimez-vous mieux que j'aille dire aux amis la surprise qui les attend au dessert?.. Non, n'est-ce pas; et vous m'emmenez? Vous devenez seigneur... je deviens intendant... je ne vous demande pas de gages, je m'en ferai.

BOB.

Et à cette condition-là, tu ne diras jamais?..

LE MATOIS, étendant le bras.

Parole d'honnête homme.

BOB.

Très-bien, je t'emmènerai... (A part.) Je le ferai prendre à part, voilà tout!.. (On entend sonner huit heures.)

LE MATOIS.

Huit heures... on se met à table à *la Licorne*. Tiens, j'allais oublier une lettre que j'ai là pour vous.

BOB.

Qui te l'a remise?

LE MATOIS.

Le gentleman qui m'avait offert une guinée pour noyer le chien de l'hospice.

BOB.

Une lettre de Barckley... Donne... donne vite... je vais savoir...

LE MATOIS, à part.

Voilà un argent que j'aurais voulu gagner!.. je le gagnerai... le caniche y passera. Oh! il y a un de nous deux de trop sur la terre.

BOB, qui a lu.

Ah! mais c'est une fatalité!

LE MATOIS.

Qu'est-ce qu'on vous annonce? une banqueroute?

BOB.

Cet Olivier que nous voulions perdre... cet Olivier que Barckley était sûr de tenir.

LE MATOIS.

Eh bien?

BOB.

Il nous échappe... on ne l'a pas trouvé chez le notaire Bolton.

LE MATOIS.

Et ça vous fera du tort ?

BOB.

Tort de dix mille guinées.

LE MATOIS.

Que vous toucheriez si on mettait la main sur ce petit malheureux-là ?

BOB.

Oui... car Barckley héritant... je rentrerais dans ma créance.

LE MATOIS.

Qu'est-ce que vous consentez à perdre dessus ?

BOB.

Rien.

LE MATOIS.

Vous n'êtes pas raisonnable, puisqu'à l'heure qu'il est vous perdez tout.

BOB.

C'est vrai.

LE MATOIS.

Le petit Olivier vaut son pesant d'or pour vous... Voyons, qu'est-ce que vous me donnerez si je le retrouve, et si je vous l'amène?

BOB.

Oh! tout ce que tu demanderas...

LE MATOIS.

Tout!...

BOB.

Raisonnablement.

LE MATOIS.

Eh bien!.. je veux mille guinées.

BOB.

Oh! tu sais où il est, et tu veux m'exploiter !

LE MATOIS.

Je ne sais rien du tout, si ce n'est qu'on a vu tout à l'heure dans notre rue passer mon ennemi intime... le chien de l'hospice. S'il a quitté miss Nancy, c'est pour aller rejoindre son maître qui est caché dans le quartier, j'en suis sûr. J'ai bon pied, bon œil, le flair excellent, je trouverai, grand Bob, je trouverai... mais donnant, donnant; nous disons donc : mille guinées, et le caniche par-dessus le marché.

BOB.

Tu auras le chien...

LE MATOIS.

Et les mille guinées?

BOB.

Aussi. (A part.) Je les ferai payer par Barckley. (Haut.) C'est convenu.

LE MATOIS.

En chasse, alors.

BOB.

Oui... va... cours... cherche... et apporte... (Le Matois sort en courant.)

SCÈNE IV.

BOB, puis NANCY.

BOB.

Oh! fasse le hasard qu'il trouve cet Olivier!.. Mais qui donc a pu sauver ce petit misérable?

NANCY, sortant de sa chambre.

Moi, mon père.

BOB.

Toi!.. Cela ne se peut pas...

NANCY.

Ce que veut mon cœur, mon courage le peut toujours. En ce moment, seule, je sais où est Olivier; mais, rassurez-vous, nous allons être deux à le savoir, car je viens vous l'apprendre.

BOB, avec joie.

Ah! (Se reprenant.) Savoir par toi? Non... non... faire de toi ma complice, c'est impossible!.. tais-toi, Nancy... tais-toi! si tu me révélais où est Olivier, je ne pourrais plus le livrer.

NANCY.

C'est bien pour cela que je viens vous dire : Il est ici.

BOB.

Ici?... chez moi?

NANCY.

Oui, protégé par moi ; tout à l'heure il a passé là presque sous vos yeux... Ah! félicitez-vous de ce que j'ai fait. La colère du ciel plane sur cette maison, mon père... pour l'en détourner, il faudrait pouvoir y recueillir tous ceux qui souffrent, y protéger tous ceux qu'on persécute... Le passé doit être expié, vous le sentez bien, et c'est justice que l'expiation commence par cet enfant.

BOB.

Qui t'a donc inspiré la pensée de l'arracher au piége qui lui avait été tendu?

NANCY.

Il n'y avait au monde que deux femmes capables de se dévouer pour lui : l'une parce qu'elle est la mère, l'autre parce qu'elle aime le père jusque dans son enfant... Anna Davidson ne pouvait rien... c'était à moi d'agir.

BOB.

Mais ton amour, tu l'avais donné à un condamné fugitif... à ce Marcus qui t'a dû sa délivrance ?

NANCY.

Celui qu'on nommait Marcus là-bas... s'appelle ici Henri Mildred.

BOB.

Henri Mildred ! (A part.) Quel nom !... quel souvenir, mon crime ! (Il tombe accablé sur un siége.)

NANCY.

Oui, Mildred, que des infâmes ont accusé, et qu'un plus lâche encore a vendu.

BOB.

N'achève pas, ma fille, n'achève pas !

NANCY.

Et pourquoi?

BOB.

Parce que c'est moi que tu vas maudire ?

NANCY.

Vous !.. c'est à vous que le malheureux s'était confié, et vous l'avez livré pour l'appât d'un peu d'or... Oh !

BOB.

Non pas pour de l'or... pour toi, ma Nancy... pour te reprendre à tes geôliers, pauvre petite prisonnière qu'on ne voulait me céder qu'à ce prix... J'ai commis l'infamie... c'est vrai... mais ce n'est pas par toi que je dois être puni.

NANCY.

Comme tout est marqué par le doigt de Dieu, et qu'il m'a bien fait une juste destinée... il fallait que je fusse à Botany-Bay pour ramener à Londres le malheureux qui vous doit son horrible exil... il faut que je sois la petite-fille de Bob pour dérober à sir Barckley l'enfant que Bob lui avait livré.

BOB.

Oui, je comprends... le mal que je fais... tu es condamnée à le réparer... ta vie a été le martyre, parce que ma vie à moi a été le crime ; je m'efforçais de t'enrichir, et la misère eût mieux valu, n'est-ce pas? Cet or dont pour toi j'étais avide, cet or que j'aurais défendu au prix du sang de mes veines, il est à toi... et tu le repousses... Tu méprises le vieillard insensé qui a cru qu'on payait tout, qu'on rachetait tout avec de l'or... il se trompait. Avec de l'or, on ne rachète pas l'estime, on ne paye pas l'amour de son enfant !

NANCY, voyant Bob qui pleure.

Une larme !.. Vous pleurez !.. Ah ! vous m'aimez bien, mon père.

BOB.

Ah !... elle en doutait encore... après tant de sacrifices pour te revoir !

NANCY.

Oh ! ce n'était que de l'argent, je ne le comptais pas ; mais cette larme. Ah !... vous ne m'avez jamais tant donné.

BOB, s'essuyant les yeux.

C'est pourtant vrai, j'ai pleuré... moi, Bob, l'âme endurcie, le cœur de marbre, j'ai pleuré... et c'est à toi que je dois cela... Merci, ma fille, merci !.. tu m'as appris que je suis plus riche que je ne croyais : j'ai encore des larmes !

NANCY.

Père, il n'y a qu'un instant... quand vous rêviez encore la perte d'Olivier, vous m'avez dit : « Tu ne peux pas être ma complice ; » à présent, pour le protéger, vous allez être le mien, n'est-ce pas, mon père, mon bon père ?

BOB.

Garder cet enfant, ce serait une imprudence.

NANCY.

Que craignez-vous ?

BOB.

Barckley... Il doit venir ici... l'instinct du mal lui révélerait la présence d'Olivier.

NANCY.

Alors il faut se hâter de l'emmener ailleurs...

BOB.

Pour cette nuit seulement.

NANCY.

Mais où le conduire ? où le cacher ? Ah ! un souvenir d'enfance... l'île Jacob... le quartier maudit... il existe toujours, n'est-ce pas ?

BOB.

Oui, plus sombre, plus désert, plus ruiné encore qu'autrefois.

NANCY.

Vous le connaissez bien ?

BOB.

C'est mon sol natal... c'est ma patrie... c'est mon royaume... j'irais, je crois, les yeux fermés... j'y conduirai Olivier... Il est là, dis-tu ? je vais le chercher. (S'arrêtant.) Non... je l'ai déjà trompé... il ne me croira pas.

NANCY.

Il me croira... moi... vous serez notre guide... (Neuf heures sonnent.)

BOB, l'arrêtant.

Un moment...

NANCY.

Pourquoi hésitez-vous ?

BOB.

C'est neuf heures qui sonnent...

NANCY.

Eh bien ?

BOB.

Barckley doit être ici à neuf heures... s'il ne m'y trouve pas, il va s'informer, nous suivre; en épiant chacun de nos pas, il découvrira la retraite d'Olivier et l'aura dénoncé avant que j'aie pu justifier cet enfant.

NANCY.

C'est vrai... Eh bien! moi seule je conduirai Olivier à l'île Jacob.

BOB.

Mais, après tant d'années, sauras-tu retrouver le chemin?

NANCY.

A défaut de ma mémoire, mon cœur se souviendra.

BOB.

Attends... je vais t'indiquer... A droite, derrière la tour... tu suivras la ruelle des Trois-Maisons-Brûlées... ensuite le petit bras de rivière jusqu'au vieux pont... Tu verras une petite place entourée de masures écroulées... c'est le carrefour du Pilori...

NANCY.

Ah! je me souviens! Le pont... la place... oui... la pierre qui tourne... la citerne... c'est là que je garderai Olivier.

BOB.

Mais comment vas-tu le faire sortir de cette maison?

NANCY, désignant le fond.

Par cette porte.

BOB, allant à la fenêtre.

Il est trop tard!

NANCY.

Trop tard! Comment?

BOB, emmenant Nancy vers la fenêtre.

Tiens... vois-tu, sur le quai, cet homme qui vient ici?

NANCY.

Oui, la lueur du réverbère éclaire son visage.

BOB.

Regarde-le bien... c'est Barckley...

NANCY.

L'ennemi d'Olivier!

BOB.

Oh! mais Bob est contre lui, maintenant! Sa proie lui échappera... Ta chambre donne aussi sur l'escalier de la petite cour... La seconde porte de la rue est toujours fermée... avec cette clef tu l'ouvriras. Pars, hâte-toi... avant que Barckley entre ici, il faut que notre protégé n'y soit plus.

NANCY.

Notre protégé! C'est vous, maintenant, qui avez peur pour lui... Ah! je vous aime, à présent, père... oui, je vous aime! (Elle l'embrasse. On frappe fortement au fond; Nancy rentre chez elle.)

SCÈNE V.

BARCKLEY, BOB.

BOB, ouvrant le guichet.

Qui est là? (Regardant.) Ah! c'est vous, sir Barckley? (Il ouvre la porte.)

BARCKLEY, entrant, et à mi-voix.

On peut te parler, Bob?... Tu es seul?

BOB.

Je l'espère... Attendez que je m'assure... (Il va vers la chambre de Nancy. A lui-même.) On ferme la petite porte de la rue, Nancy est partie! (Haut.) Oui, parlez, il n'y a bien ici que vous et moi. (A part.) Heureusement!

BARCKLEY.

Tu sais l'événement? Cet enfant était là... j'allais le tenir et il disparaît... on me l'enlève!..

BOB, s'oubliant.

C'est merveilleux!

BARCKLEY.

Odieux, tu veux dire... C'est à se pendre de désespoir!...

BOB.

Et pourtant vous ne vous êtes pas pendu... (A part.) C'est dommage! (Haut.) Décidément, sir Barckley, la chance vous est mauvaise! A votre place, je me tiendrais pour battu...

BARCKLEY.

Vraiment!... Si tu fais bon marché de ta créance, moi je tiens plus que jamais à la fortune de lady Davidson, et je suis venu ici pour que tu m'aides à achever l'œuvre qui doit me l'assurer.

BOB.

Ne comptez pas sur moi... je n'ai fait que de mauvaises affaires avec vous... en voilà assez... en voilà trop... je n'en veux plus.

BARCKLEY.

Mais il ne faut maintenant qu'établir mon droit à la succession... j'y ai songé... rien n'est plus facile.

BOB.

Malgré la disparition d'Olivier?

BARCKLEY.

Oui, un mot de ta main et la fortune revient dans les miennes; car, à défaut de la confrontation qui terminait tout, ta dénonciation suffira pour prouver l'identité du coupable... J'ai le droit de recueillir partout des témoignages contre lui, et je viens à toi, le dénonciateur habituel des voleurs de Londres, pour obtenir la preuve de son indignité.

BOB, à part.

Sois tranquille, Nancy, je ne signerai pas cela.

BARCKLEY.

Qu'on le saisisse après ou qu'il échappe, peu importe : ce n'est pas sa condamnation que je veux, c'est son héritage... tu vas écrire. (Il lui présente la plume.) Écris... je le veux!..

BOB, à lui-même avec effort.

Allons... il le faut... pour en finir. (Il se met à la table et écrit.)

BARCKLEY.

A la bonne heure!... Je n'aurais rien compris à un scrupule de ta part; toi qui fais prendre ce soir cent cinquante voleurs... tu peux bien en dénoncer un de plus.

BOB, écrivant.

Ah! vous savez?

BARCKLEY.

J'ai rencontré le Matois... et si depuis un moment je ne te soupçonne pas de trahison... c'est grâce à cette rencontre... Tu as promis à ce drôle mille guinées pour chercher les traces d'Olivier et venir ici te révéler sa retraite.

BOB, se levant, à part et avec effroi.

Ah! c'est vrai! s'il allait découvrir...

BARCKLEY, allant à la table.

Tu as écrit, voyons; ta déposition doit être accablante contre mon jeune cousin. (Il lit.) « Je reconnais avoir reçu, de sir Edouard Barckley, la somme de dix mille guinées pour solde de compte. Signé : Francis Bob. » (A Bob.) C'est ma quittance que tu me donnes là.

BOB.

Je me regarde comme payé... ne me demande pas autre chose...

BARCKLEY.

Je ne me trompais pas, il a perdu la raison... C'est le retour de ta fille qui te rend fou.

BOB.

Ma fille!.. Ah! ce que je suis maintenant, c'est pour elle... c'est par elle!.. (Coup de feu.) Un coup de feu!..

BARCKLEY.

Une attaque nocturne dans ton voisinage, dans le quartier maudit, sans doute.

BOB.

Non... c'était presque à ma porte... Ah! mon Dieu! mon Dieu! si c'était contre Nancy... elle qui est allée...

BARCKLEY.

Où donc?

BOB, effrayé de ce qu'il allait dire, se reprenant.

Je ne sais pas!..

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE MATOIS.

LE MATOIS, passant la tête par le guichet.

Maître Bob... je suis mordu à la jambe par le caniche... je ne peux plus courir... ni lui non plus... il a son affaire... Si je ne vous amène pas le petit Olivier... je peux vous dire où il est.

BARCKLEY.

Parle!

BOB.

Tais-toi!

LE MATOIS.

Il est à l'île Jacob avec miss Nancy.

BARCKLEY.

A l'île Jacob! . avec Nancy!..

BOB, menaçant le Matois.

Malheureux!..

LE MATOIS.

Quoi?.. c'est au moins cinq cents guinées que vous me devez.

BOB.

Tu n'auras rien du tout! (Il ferme vivement le guichet.)

LE MATOIS, à travers la porte.

Ah! c'est comme ça?.. Eh bien, je sais ce que j'ai à faire..

SCÈNE VII.

BOB, BARCKLEY.

BARCKLEY.

Tout s'explique à présent, maître Bob; tu as passé dans le camp ennemi... et tu ne me donnes quittance que parce qu'ailleurs on te paye plus cher... mais nous réglerons nos comptes plus tard... En attendant... ôte-toi de devant cette porte et laisse-moi sortir...

BOB.

Où allez-vous?.. A l'île Jacob, n'est-ce pas?..

BARCKLEY.

Parbleu!.. A ton défaut le Matois m'y conduira.

BOB.

Non, non, vous n'irez pas!..

BARCKLEY.

Qui m'en empêchera?

BOB.

Moi!.. Vous tueriez Nancy.

BARCKLEY.

Je la forcerai du moins à me rendre cet enfant.

BOB.

C'est elle qui le protége... il faut qu'il soit sauvé... Vous ne sortirez pas!.. non!.. vous ne sortirez pas!..

BARCKLEY.

Sans ma pitié pour ton âge...

BOB.

Oui, je suis vieux et faible... mon sang appauvri coule lentement dans mes veines, et j'ai le cœur lâche quand il ne s'agit que de moi... Mais c'est Nancy qui est menacée... c'est elle qu'il faut défendre... mon sang circule librement... ma vigueur renaît, je me refais homme... Venez donc voir si ces bras-là ont encore quatre-vingts ans? (Barckley, comme dominé par la puissante énergie du vieux Bob, a reculé devant lui et renversé le baril d'or et de poudre. Les guinées roulent et s'éparpillent sur le parquet.)

BARCKLEY.

Qu'est-ce que cela?.. de l'or caché dans un baril de poudre!

BOB.

Oh! cet or n'est pas à moi... c'est un dépôt qu'on m'a confié.

BARCKLEY.

Ah! c'est un dépôt... Eh bien... raison de plus pour n'en pas laisser perdre... Il y en a partout sur le plancher... ramasse-le donc... Attends, je vais t'éclairer...

BOB, se baissant et à part.

Oh! je ne le perdrai pas de vue... (Tout en ramassant son or, il suit des yeux tous les mouvements de Barckley.)

BARCKLEY, à part et prenant la bougie sur la table.

J'irai seul à l'île Jacob. (S'approchant de Bob qui ramasse son or.) Prends garde... tu en oublies.

BOB.

Où donc?.. je ne vois que de la poudre.

BARCKLEY.

Tu en oublies, te dis-je.

BOB

Où donc?..

BARCKLEY.

Eh bien! là!.. là!.. (Bob s'est courbé davantage, Barckley laisse tomber la lumière sur la poudre qui l'enflamme.)

BOB, se cachant les yeux avec les mains.

Ah!..

BARCKLEY, à lui-même.

Il ne me gênera plus!.. Maintenant à nous deux, Nancy!.. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

BOB, seul.

Ah!.. ah!.. que je souffre!.. les yeux me brûlent!.. Mon Dieu!.. c'est horrible ce que je souffre!.. Barckley, pour m'échapper, a éteint la lumière... oui... Pas une lueur, pas la plus faible lueur autour de moi... (Se heurtant à la table et reconnaissant les objets qui sont dessus.) Voilà ma table... là est le foyer... Oui, j'entends le pétillement de la flamme... mais je ne la vois pas... je ne la vois pas... (Se frottant les yeux et regardant tout autour de lui, il s'approche à tâtons, touche la cheminée, se baisse à la hauteur du feu. Regardant.) Pourtant... il y a bien là du feu... je le sens... il brûle ma main... il brûle ma main!.. et mes yeux ne le voient pas!.. (Poussant un cri terrible.) Ah!.. je suis aveugle!... aveugle!... aveugle!.. Oui, je me souviens, cette poudre... Barckley!.. Oh! l'infâme!.. il est allé à l'île Jacob... il va tuer Nancy!.. Oh! je veux la défendre... (Criant.) Du secours! du secours!.. Personne ne viendra donc à mon secours!.. (Il se traîne en rampant et arrive à la table.) Ah! des armes!.. des armes!.. Moi aussi j'irai à l'île Jacob!.. je trouverai bien ma route... Oh! oui, je la trouverai... et s'il le faut, pour sauver Nancy... ma fille... je tuerai!... oui, je tuerai!... je tuerai!... (Il sort.)

HUITIÈME TABLEAU.

LE QUARTIER MAUDIT.

Ilot de maisons en ruines dans le vieux Londres : carrefour auquel on arrive, à droite, par une ruelle au deuxième plan; du fond, à gauche, par un pont qui aboutit à un pilori en ruines, lequel occupe le milieu du théâtre. — Maisons brûlées et ruinées, à droite et à gauche, au premier plan. — Amas de pierres et de poutres brûlées ou brisées par le temps; un vieux banc de pierre, à gauche; au lointain, Londres éclairé par la lune à demi voilée par le brouillard.

SCÈNE PREMIÈRE.

OLIVIER, NANCY, arrivant par le pont.

NANCY.

Arrêtons-nous, nous devons être arrivés.

OLIVIER.

Où sommes-nous?

NANCY.

Dans un quartier du vieux Londres, autrefois décimé par une horrible épidémie, et plus tard détruit par un incendie,— dans le quartier maudit, comme on l'appelle. — Attends... (Regardant autour d'elle.) Voilà bien le pont que je traversais... Oui, je reconnais le carrefour... c'est ici qu'il y a quatorze ans je venais seule, la nuit... c'est à cette place que j'étais assise quand les watchmen qui m'avaient épiée, suivie, s'emparèrent de moi et voulurent me faire avouer le secret de la cachette... Je serais morte plutôt que de le révéler, comme je mourrais plutôt que de te livrer, toi.

OLIVIER.

Oh! ne me protégez plus... je vous porterais malheur comme à mon pauvre Tom... L'homme qui nous poursuivait l'aura tué, puisqu'il n'est plus avec nous.

NANCY.

Laisse-moi te mettre à l'abri des recherches; ensuite, j'irai rassurer ta mère. — Vois-tu ce pilori ruiné depuis longtemps?

OLIVIER.

Oui!

NANCY.

Une des pierres du soubassement tourne sur pivot et donne entrée dans une citerne abandonnée... C'est là qu'autrefois de pauvres condamnés avaient cherché un asile... c'est là que je te cacherai.

OLIVIER.

Reconnaîtrez-vous cette pierre ?

NANCY, s'approchant du pilori et cherchant.

Je l'espère...

OLIVIER.

Eh bien ?..

NANCY, trouvant la pierre.

La voilà!.. La mousse qui la couvre me prouve que le secret qui la fait mouvoir est resté inconnu... Aide-moi à pousser cette pierre... Elle résiste!.. mon Dieu!.. si la force allait nous manquer?.. Non... elle cède. (La pierre tourne.)

OLIVIER, regardant à l'intérieur.

Voilà un escalier.

NANCY.

Je vais m'assurer qu'il est encore praticable.

OLIVIER.

Non... je ne veux pas que vous vous exposiez pour moi. Oh! j'ai du courage... je descendrai le premier... je le veux. (Il descend malgré Nancy et fait un faux pas.)

NANCY.

Ah !

OLIVIER.

Les marches sont en ruines... mais on y peut encore poser les pieds.

NANCY.

Prends bien garde !.. De l'intérieur, tu pourras aussi faire tourner cette pierre. N'ouvre pourtant que lorsque tu connaîtras ma voix... lorsque je te dirai : Enfant !.. voilà ta mère !

OLIVIER.

Je descends et je vais vous attendre... Mais voyez encore si vous n'apercevez pas Tom, il ne faudrait pas le laisser dehors. (Il disparaît dans l'escalier.)

SCÈNE II.

NANCY, seule, puis BARCKLEY.

NANCY.

Non, sans doute, l'instinct de ce pauvre animal, qui tantôt a sauvé Olivier, pourrait le perdre ; il indiquerait sa retraite. Assurons-nous encore. (Elle remonte sur le pont comme pour chercher Tom, disparaît une seconde, puis on la voit redescendre comme si elle évitait d'être vue... elle disparaît derrière le pilori.)

BARCKLEY, venant du pont.

C'est un véritable labyrinthe que cette île Jacob.

NANCY, reparaissant à droite du pilori.

Mon Dieu !.. le passage qui est resté ouvert !

BARCKLEY.

C'est probablement dans une de ces masures en ruines que Nancy est venue cacher Olivier... Commençons par fouiller celle-ci. (Il se dirige à gauche. Nancy revient par-devant et ferme le passage. — Se retournant au bruit.) J'ai entendu comme le frôlement d'une robe... Une femme !.. Nancy, peut-être !.. elle s'est cachée là !.. (Nancy a disparu derrière le soubassement ; mais comme Barckley feint de vouloir tourner autour du pilori, elle revient par-devant ; Barckley imite son mouvement, et il lui saisit le bras au moment où elle va fuir vers le pont.) N'ayez pas peur, ma belle... je ne suis pas un habitué du quartier maudit... je m'y trouve même fort embarrassé... J'avais un guide que j'ai perdu, et je ne sais plus où je suis.

NANCY, à part.

Il ne me connaît pas !..

BARCKLEY.

Seriez-vous égarée comme moi dans ce dédale de ruelles et de carrefours ?

NANCY, avec colère.

Non, Monsieur !.. j'habite ce quartier avec une vieille parente malade... et j'allais chercher un médecin.

BRACKLEY, à part.

Elle ment !.. elle se cachait !.. (Haut.) N'auriez-vous pas rencontré sur votre chemin une jeune femme et un enfant ?

NANCY.

Je n'ai rencontré personne. (Elle veut partir.)

BARCKLEY, la retenant.

Un moment !.. vous ne me quitterez pas si vite.

NANCY.

Que voulez-vous donc de moi, Monsieur ?

BARCKLEY.

Mais d'abord... savoir votre nom.

NANCY.

Mon nom ?

BARCKLEY.

Vous vous appelez Nancy, n'est-ce pas?.. vous êtes la petite-fille de Bob ?

NANCY.

Nancy !.. — Bob !.. — Ces noms-là me sont inconnus.

BARCKLEY.

Pardon !.. je me trompais... C'est tout simple... je ne connais pas cette Nancy !.. et j'accomplissais, en venant ici, la dernière volonté d'un vieillard, de Bob... qui est mort.

NANCY, s'oubliant.

Mort !.. mon père !..

BARCKLEY.

Ah! tu vois bien que tu t'appelles Nancy... Rassure-toi...— J'ai voulu te forcer à te trahir... le vieux Bob se porte à merveille... et s'il m'envoie vers toi, c'est pour t'aider à sauver Olivier... Olivier qu'il protége à présent qu'il sait que tu l'aimes. — Tu vois donc que tu peux te fier à moi... tu ne peux plus nier que tu sois Nancy ?

NANCY.

Non !

BARCKLEY.

Tu es venue ici avec Olivier ?..

NANCY.

Oui !..

BARCKLEY.

Tu vas me dire où tu le caches. (Silence.) Tu ne me réponds pas ?.. Voyons... tu n'as pas bien compris ce que je te demande.

NANCY.

Je sais que vous vous nommez Barckley et que ce n'est pas Bob qui vous envoie; vous ne venez pas pour sauver Olivier, mais pour le livrer, le perdre... — Vous voyez que j'ai tout compris. — Regardez-moi bien, sir Barckley, et vous comprendrez à votre tour que la menace ne pourra rien contre moi.

BARCKLEY.

Non... mais je puis employer mieux que la menace.

NANCY.

La violence, n'est-ce pas?.. Tenez, là!.. on a déjà voulu m'arracher un secret... J'avais huit ans alors, et j'ai lassé mes bourreaux. Vous ne pouvez que me tuer, et les morts ne parlent pas.

BARCKLEY.

Mais la torture fait avouer, et tu avoueras. (Il lui saisit les bras.)

NANCY, poussant un cri.

Ah!.. (Elle se dégage et fuit en criant:) A moi! au secours!

OLIVIER, sortant de la cachette.

Me voilà, Nancy, me voilà! (Il court à elle.)

BRACKLEY.

Olivier!.. Ah! cette fois, il ne m'échappera plus!..

NANCY, entourant Olivier de ses bras.

C'est le fils de Marcus; moi vivante, on ne me le reprendra pas!..

OLIVIER.

On entendra nos cris. Au secours!..

NANCY, en même temps.

A moi, Marcus! Mon père, à moi!..

BARCKLEY.

Marcus ne peut pas t'entendre, et Bob ne peut plus te voir.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BOB, puis LE MATOIS, ANNA, HENRI, LE SHÉRIFF, WATCHMEN, PEUPLE avec des torches.

BOB, sortant des décombres.

Bob peut encore te tuer, infâme! (Il le tue d'un coup de pistolet à bout portant.)

BARCKLEY, tombant.

Ah!

LE MATOIS, arrivant par le pont avec Henri, Anna, le shériff et quelques hommes du peuple, portant des torches.

Par ici, Marcus!.. par ici, monsieur le shériff! (D'autres personnes arrivent par toutes les issues.)

HENRI ET ANNA.

Olivier!.. mon fils!..

ANNA.

O mon Dieu!.. soyez béni... vous qui me l'avez rendu!..

HENRI, apercevant Brackley mort.

Barckley!

LE MATOIS.

Mort !

TOUS.

Mort !..

BOB.

Oui, mort, et c'est moi qui l'ai tué.

LE SHÉRIFF.

Vous ?

NANCY.

C'était pour me défendre.

BOB.

Ah ! si les hommes me condamnent, Dieu me pardonnera. Ma fille, je t'ai sauvée !

FIN.

Avis aux directeurs des théâtres de la province.

Deuxième époque du prologue : BOTANY-BAY. Ce décor est le même que celui du dernier acte des FUGITIFS, drame de MM. Anicet-Bourgeois et Dugué.

Quatrième tableau : L'INNOCENT VOLEUR. Attendu la difficulté d'exécution que présente la délivrance d'Olivier par Tom, la scène peut être modifiée ainsi :

OLIVIER. C'est lui ! c'est Tom !

LE MATOIS. Tom que j'ai noyé !. il est donc amphibie, cet animal-là ! (On entend le chien aboyer, comme s'il était dans le jardin.)

OLIVIER. Oh ! si... c'est bien Tom !

LE MATOIS. Il vient ! il va me dévorer... Sauve qui peut ! (Le Matois escalade le mur et se sauve. On voit Tom repasser derrière la grille et courant après le Matois.)

OLIVIER, remontant pour rappeler son chien. Tom ! Tom ! reviens à moi ! (Coup de feu à gauche.) Ah ! blessé, etc.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie

LB O '20

LIBRARY OF CONGRESS
0 021 100 718 7